

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

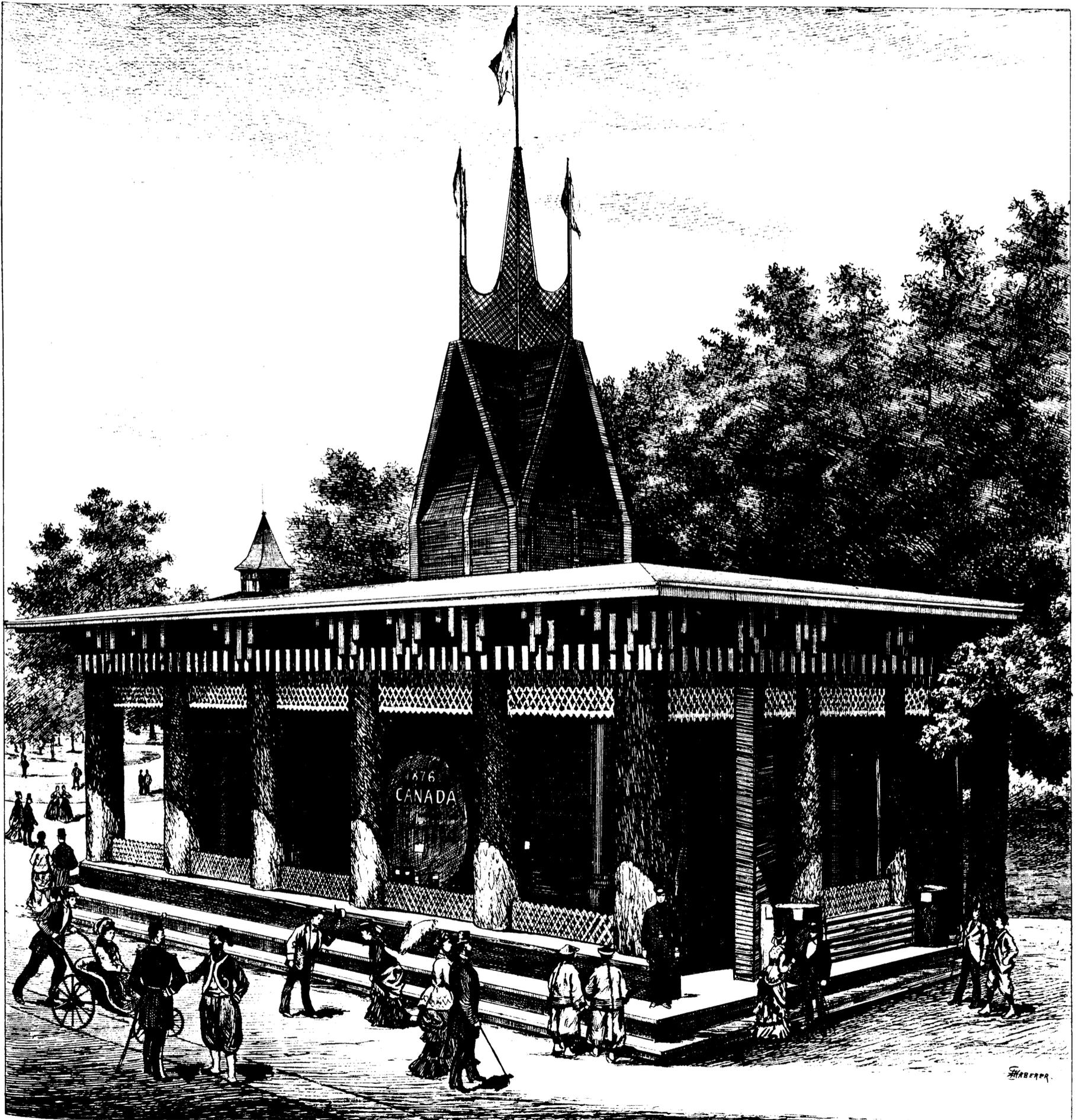
Vol. VII.

No. 28.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 5 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 13 JUILLET 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.



CONSTRUCTION EN BOIS CANADIENS À L'EXPOSITION DE PHILADELPHIE

SOMMAIRE

Nos gravures : Le paratonnerre en cuivre ; Le "Dui-lius." Une noce au moyen-âge ; Construction en bois canadiens à l'Exposition de Philadelphie.—Bibliographie : Les souverains et les hommes d'état de l'Angleterre au dix-neuvième siècle, par P. C.—Inauguration du chemin de fer Québec, Montréal, Outaouais et Occidental.—Nouvelles du Canada et des Etats-Unis.—Aventures du Capitaine Hatteras (suite).—Neuf jours chez un Trappeur (suite).—Les Canadiens de l'Ouest : Joseph Rolette (suite).—Lettres parisiennes : Sous les combles.—La parole de Jean.—Poésie : En revgnant des eaux.—Littérature canadienne : Le Roi des étudiants (suite).—Par-ci par-là.—Nouvelles de la guerre en Turquie.—Enigmes, charades, problèmes, questions, etc.—Le jeu de Dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Construction en bois canadiens à l'Exposition de Philadelphie ; Aventures du Capitaine Hatteras ; Une noce au moyen-âge ; Lancement du vaisseau cuirassé, le *Duilus*, à Castellamare ; Bureaux et manufacture de la "Ontario Copper Lightning Rod Company" (Compagnie de Paratonnerres en cuivre d'Ontario), à Hamilton.

NOS GRAVURES

Le paratonnerre en cuivre.—Nous donnons dans ce numéro de *L'Opinion Publique* une gravure des bureaux de la Compagnie de paratonnerres d'Ontario, pour avoir l'occasion d'attirer l'attention de nos lecteurs sur l'excellence de leur conducteur. Cette Compagnie n'est incorporée que depuis le 27 avril 1876, mais ses affaires ont déjà pris beaucoup d'importance. Le câble conducteur d'électricité que fabrique cette Compagnie se compose de sept tubes en cuivre, tordus ensemble, et forme une surface continue, depuis le sommet jusqu'à la base de chaque conducteur. Ce système offre plusieurs avantages : un métal très-conductible ; une très-grande surface ; une ligne non interrompue. Aussi a-t-il reçu l'approbation des sommités scientifiques, telles que le prof. Croft, de l'Université de Toronto ; le professeur Richard, qui fait de l'électricité son étude favorite ; et O. S. Wood, éc., ci-devant gérant de la Compagnie du télégraphe de Montréal. Au témoignage de ces messieurs vient de s'ajouter celui de M. F. H. Badger, surintendant du télégraphe d'alarme de la ville de Montréal. Nous reproduisons en entier la lettre de ce spécialiste distingué :

"A la demande de M. Choquet, secrétaire de la Fabrique, et de M. Schoonmaker, président de la Compagnie de paratonnerres d'Ontario, j'ai ce jour fait l'examen électrométrique du système de conducteurs continus en cuivre récemment adaptés à l'église Saint-Patrice de cette ville. Les instruments dont je me suis servi sont un galvanomètre et rheostat différentiels, un galvanomètre quantitatif, et une batterie Bunsen à cellules de force ordinaire. Le courant passait par un rouleau simple du galvanomètre, pour la quantité, et par un rouleau différentiel, afin d'établir une comparaison avec le conducteur en fer placé sur l'église il y a quelques années. La communication avec la terre fut faite par le tuyau d'eau rattaché au grand tuyau dans la rue. Le conducteur en fer, qui jusqu'à ce jour était la seule protection de l'église contre le tonnerre, est de $\frac{3}{4}$ pouce de diamètre. Ce conducteur montre une résistance de 50.5 ohms, en transmettant l'électricité à la terre, tandis que celui en cuivre n'en offrait que la centième partie d'un ohm, prouvant que la conductibilité de ce système est aussi parfaite qu'il soit possible de l'obtenir. En somme, pour la pratique, ce conducteur en cuivre égale en capacité conductrice à peu près cent conducteurs en fer. Au cas d'une décharge très-puissante d'électricité, la différence pourrait même être plus considérable. De plus, tandis que la partie inférieure du conducteur en fer n'était enfoncée que de quelques pieds en terre, n'offrant qu'une issue imparfaite au fluide électrique, les tubes en cuivre étaient conduits assez profond pour arriver à l'humidité permanente, et entourés des matériaux les plus convenables à la décharge galvanique.

"L'essai que j'ai fait démontre la différence entre ce qui passe ordinairement pour un paratonnerre, et un vrai paratonnerre bien construit.

"F. H. BADGER.

"Surintendant du télégraphe d'alarme.

"Montréal, 27 juin 1876."

Le "Duilus"—L'Italie, qui n'est plus à présent une expression géographique, mais bien une puissance de premier ordre, a dû remplacer par des na-

vires cuirassés son ancienne flotte en bois pour mettre ses forces navales en rapport avec sa nouvelle situation. Le 8 mai dernier, elle a encore mis à la mer un bâtiment dont la puissance surpasse de beaucoup tout ce qui a été fait par les autres nations. Ce véritable monstre marin a été nommé le *Duilus*, en souvenir du consul romain de ce nom, qui, en 260 avant Jésus-Christ, à la tête d'une flotte improvisée, battit pour la première fois les redoutables forces navales des Carthaginois. Sa longueur est de 320 pieds, sa largeur de 62 pieds, son tirant d'eau de 25 pieds ; il déplace 10,000 tonnes. Il est muni de deux hélices mues par des machines de la force d'au moins 7,500 chevaux effectifs. Sa cuirasse présente une épaisseur de 16 à 20 pouces. Ce navire sera armé de quatre canons de 100 tonnes, et sera ainsi supérieur, quant à la puissance offensive, au cuirassé anglais *Inflexible*, lequel ne porte que quatre canons de 81 tonnes.

Le lancement de ce navire a eu lieu en présence d'une multitude de spectateurs, dans le port de Castellamare, situé seulement à une heure de trajet de Naples. Le roi Victor-Emmanuel, le prince Humbert et la princesse Marguerite, qui était la marraine du *Duilus*, assistaient à cette cérémonie. Avant que les derniers états qui supportaient le navire ne fussent abattus, un évêque, que précédait une croix en argent, et suivi d'une longue suite de prêtres, en fit le tour, en l'arrosant d'eau bénite. Le lancement eut lieu ensuite et s'opéra avec le plus grand succès.

Ce beau navire, qui fait le plus grand honneur à la flotte italienne, a été construit d'après les plans de M. Brin, ministre de la marine, et sous la direction de M. Polino. Notre gravure le représente encore au chantier.

Une noce au moyen-âge : tableau de M. Adrien Moreau.—Entre les arbres feuillus qui ont l'air de se draper sur leurs têtes, et le long des champs d'herbe où se dressent les bleuets et les coquelicots, s'avancent les nouveaux mariés, précédés d'un superbe joueur de musette et d'un mince souffleur de flûte. Les peintres aiment les contrastes.

Elle est charmante la mariée, et la façon dont elle tourne la tête en souriant pour éviter les compliments de son mari, est bien prise dans la nature de la jeune fille, mais la manière dont elle appuie son bras sur celui de son heureux époux est une compensation : elle a l'air de dire aux bleuets qu'elle regarde : "Je rougis des jolies choses qu'il me dit, mais j'en suis bien heureuse, allez !..."

Quant aux gens de la noce, ils sont étonnants de vérité : ce fin bonhomme qui soutient sa commère, et qui se plante les mains dans sa ceinture, n'a-t-il pas l'air de penser au bon dîner qu'il va faire ?

Et n'est-il pas plein de verve et d'entrain celui qui, en songeant qu'il dansera lui aussi après le souper avec sa promise, jette son bonnet en l'air et pousse des cris de joie qu'on devrait entendre ?

Et depuis les musiciens qui soufflent avec un merveilleux entrain, jusqu'au dernier groupe qu'on devine, tous ces gens-là sont heureux, le paysage même semble avoir pris un aspect moins terne, et le village qu'on aperçoit dans le lointain, le clocher de l'église où l'on vient de bénir les deux jeunes gens, ont l'air d'envoyer un salut radieux à ces deux existences dont l'union commence sous de si charmants auspices.

CONSTRUCTION EN BOIS CANADIENS A L'EXPOSITION DE PHILADELPHIE.

(Du *Daily Evening Telegraph*, de Philadelphie, du 23 mai.)

"Il n'y aura jamais de fin pour les merveilles," a dit quelqu'un, peu importe au but de l'article de savoir qui. A l'extrémité-sud du terrain consacré à la ville britannique, au nord de la Fontaine Catholique de Tempérance, il y a en voie de construction une maison qui rivalisera sous le côté utile et pratique, avec toute autre construction que l'on peut voir sur les 400 acres de terrain de trop, c'est-à-dire aux Etats-Unis, par lettres scellées, signées et livrées en présence d'une grande multitude, il y a près de

quatre ans. Elle est connue dans le catalogue (il en existe une douzaine que l'on vend comme officiel) sous le nom de "Hutte Canadienne." Cette construction mesure 60 pieds carrés, et se compose de troncs d'arbres non taillés, tous d'une pièce, de lattes, de tringles et d'autres bois de formes diverses et bien connus de ceux qui vont bûcher le pin dans les forêts du Maine, et courent le risque de se casser le cou dans la Vallée de Yosemite.

La particularité qui pique d'abord l'attention de l'observateur, est la structure du frontage ; la toiture est appuyée sur des colonnes ; il y a six colonnes de bois qui regardent du côté du chemin à jauge étroite ; elles ont encore leur écorce, et mesurent chacune 16 pieds de haut ; leur diamètre varie depuis 48 à environ 36 pouces ; le bois de chaque colonne varie et est prêt pour le marché ou le moulin, selon le cas. Le bois est le même que celui qu'on exporte en tous temps de la vallée de l'Ottawa et des montagnes voisines, lorsqu'il y a un marché. La corniche est faite de madriers, empilés les uns sur les autres jusqu'à la hauteur d'environ cinq pieds, avec une inclinaison extérieure jusqu'au bord du toit ; l'inclinaison commence du haut des colonnes.

La toiture se compose de planches qui saillent en dehors de la tête des colonnes à une distance d'environ 5 pieds ; la largeur du planchéage n'est pas moins de 24 pouces en aucun cas ; le bois dont on se sert est du peuplier sans nœuds. Sur le toit, on érigera une tour faite de madriers et de planches qui seront empilés à angles, les uns par rapport aux autres, et sur le sommet, on plantera un mât pour un pavillon.

"Il y a un perron d'une douzaine de marches faites avec du bois de charpente, d'où le visiteur peut tout voir autour de lui ; les escaliers sont faits de planches, madriers et planchettes de toutes les qualités de bois qui croissent dans la juridiction de ce qu'on appelait originairement le domaine de la Compagnie de la Baie d'Hudson. A l'intérieur, apparaissent plusieurs appartements avec une série d'arcades et d'escaliers ; ces derniers conduisent droit à la tour.

Les appartements sont remplis de bois de différentes qualités coupés en tranches pour monter le grain, la fibre et l'âge des arbres dont ils sont des échantillons.

La première colonne, à l'angle sud-est de la maison, a 48 pouces de diamètre et est de pin jaune ; depuis cette colonne jusqu'à la seconde, et de celle-ci s'enchevêtrant dans les colonnes suivantes, on remarque un treillis de lattes, tringles, etc.

Au front, la colonne suivante est faite d'ébène à sucre, et mesure 42 pouces de diamètre ; puis en vient une autre de frêne, de 47 pouces de diamètre ; une de bouleau, de 42 pouces de diamètre ; une de pin jaune, de 44 pouces de diamètre ; et enfin, une autre de noyer tendre, à l'angle nord-est, mesurant 49 pouces de diamètre. Tous les billots mesurent 16 pieds de long.

"En faisant le tour de cette construction remarquable, nous trouvâmes que le premier billot dont on s'était servi comme étauçon, était un hêtre de 24 pouces de diamètre ; puis un cerisier de 24 pouces ; et à l'angle nord-ouest, un hemlock de 42 pouces de diamètre qui, paraît-il, est petit pour son âge ; un noyer d'un grain plus serré que ceux dont nous avons parlé, et de 36 pouces ; un cerisier rouge de 35 pouces, et à l'angle sud-ouest, un pin jaune de 45 pouces de diamètre.

Du côté ouest en allant vers le sud, la première colonne est de noyer et a 40 pouces de diamètre ; vient ensuite une variété de cerisier, de 32 pouces de diamètre.

Du côté sud, les colonnes de billots sont une épinette de 40 pouces, et une grosse érable connue sous le nom de "strong iron wood," probablement érable piquée, de 30 pouces de diamètre.

La disposition du bois en escalier et arcades a permis de diviser l'exposition dans plusieurs appartements ; la chambre centrale ouvre sur la tour qui va être érigée sur le toit. Dans la chambre de l'ouest, il y a une table de 14 pieds de largeur sur 12 de longueur, 6 pouces d'épaisseur ; c'est une simple planche de pin jaune. Sur cette table se trouvent deux planches disposées en forme de triangle dont l'un des côtés, de cèdre blanc, a 4 pieds 9 pouces de large, et l'autre environ 4 pieds ; entre ces planches, il y a une section de cèdre blanc de 4 1/2 pieds de diamètre, avec son écorce ; des sections d'érable, de cerisier, de pin blanc et d'érable blanche et quelques échantillons de bois de rose qui ressemble de près à l'érable *bird's-eye*, et est susceptible de recevoir le plus beau poli.

La chambre de l'est, située à la partie antérieure de la maison, est pourvue à ses angles nord et sud de colonnes, dont l'une, du côté sud, est de frêne et repose sur un piédestal de pin blanc de 4 pieds 3 pouces de diamètre et taillé dans le bois brut. La colonne, tournée à même le billot, a 14 pieds de hauteur et 34 pouces de diamètre. L'autre colonne est de frêne d'un grain plus beau, et allié avec de l'érable sur un piédestal d'épinette de 3 pieds 9 pouces de diamètre.

Entre ces deux colonnes, il y a une table dont le dessus est un morceau de pin blanc solide, mesurant 14 pieds de longueur, 8 pieds 4 pouces de largeur et 9 pouces d'épaisseur ; elle rivalise avec tout ce qu'on peut voir dans le département de l'agriculture, section du Brésil. Tout cela est complètement vierge de nœuds ; les pieds de la table sont faits de morceaux de noyer noir 20 pouces de diamètre et sont au nombre de cinq. Sur cette table, on voit un

gigantesque morceau de pin avec son écorce, coupé sur un tronc de 30 pieds de longueur qui n'a pu être transporté par rapport à ses dimensions. La section indique que l'arbre était âgé de 664 ans. Il a 8 pieds 5 pouces de diamètre et est parfaitement sain ; il a 3 pieds 9 pouces d'épaisseur, et l'écorce 2 1/2 pouces ; le poids du morceau est de 7,500 livres, environ 3 1/2 tonnes. Ça et là sont étalés des fragments de différentes qualités de bois, mesurant plus de 3 pieds de diamètre.

Une plateforme entoure toute la bâtisse, et se compose de noyer noir, de noyer vert, de noyer tendre et de peuplier ; quelques-uns des échantillons ont 3 pieds 9 pouces de largeur. Il y a encore en boîtes et emballés quelques échantillons de bois élastiques, qui entre dans la fabrication des cercles, des douilles, des arcs, etc.

La bâtisse, qui est certainement l'une des parties les plus remarquables de la section britannique, a été construite sous la surveillance spéciale de M. A. Hypolite, de Saint-Anselme, Dorchester, province de Québec, gérant de la compagnie manufacturière de Dorchester et ingénieur du chemin de fer de Lévis et Kennebec, Canada. La façon toute spéciale dont les pièces de ce bois brut, sans aucune entaille, ont été réunies pour montrer la longueur, la largeur, l'épaisseur et la qualité, attirera l'attention de ceux qui construisent des maisons et cherchent à y faire entrer du bois sain. Il n'y a rien de comparable à cela sur le terrain de l'Exposition, sans excepter même le Brésil, l'Australie méridionale, Queensland ou les arbres géants de la Californie.

BIBLIOGRAPHIE

LES SOUVERAINS ET LES HOMMES D'ETAT DE L'ANGLETERRE AU DIX-NEUVIEME SIECLE (I.)

(Suite)

C'est à l'époque de la mort de George III que commencent les mémoires de M. Greville ; ceux du baron Stockmar commencent quelques années plus tôt. Ce monarque eut un long règne qui, s'étendant de 1760 à 1820, couvre la période peut-être la plus grande et la plus intéressante de l'histoire moderne. Ce règne vit, en effet, la fin de la guerre de sept ans, la cession définitive du Canada à l'Angleterre, la guerre de l'indépendance des Etats-Unis et l'établissement de la république américaine, l'union législative de l'Irlande à l'Angleterre, la révolution française, les grandes guerres de la révolution et de l'Empire, la restauration des Bourbons et l'exil de Napoléon à Sainte-Hélène, qui y mourut l'année même qui suivit le décès de George III.

Il est vrai qu'au commencement de ces deux récits, même le plus ancien, le vieux monarque n'était plus que l'ombre de lui-même, et que sous son nom régnait déjà George IV, son fils aîné, prince qui n'avait rien du fanatisme, mais rien non plus de l'honnêteté et de l'énergie franchise de son père.

Dans ce règne avaient brillé Pitt, Burke, Fox et Sheridan ; l'écho de la chute des trônes en Europe avait retenti en Angleterre, la révolution française avait été la cause de la scission qui eut lieu entre Burke et Fox, et le vieux roi, craignant pour lui-même le sort de Charles Ier et de Louis XVI, semblait toujours entendre le cri cloquant par lequel Burke avait terminé son fameux discours : "Fly from the French constitution !" Ce fut cette préoccupation, jointe aux désagréments que lui causèrent la plupart de ses fils (2), qui le conduisit à cette folie mélancolique que M. de Châteaubriand a si bien peinte en quelques lignes dans ses *Mémoires d'Outre-tombe* :

Lord Liverpool, dit-il, au mois de juin dernier, me mena dîner à sa campagne. En traversant la bruyère de Pulteney, il me montra la petite maison où mourut pauvre ce William

(1) A Journal of the Reigns of King George IV, and of King William IV, by the late F. Charles Greville ; edited by Henry Reeve. London, 1875. 2 vols. (édition américaine). New-York : Appleton et cie., 1875. 2 vols.—Papiers et correspondances du baron Stockmar. Brunswick, 1872. 2 vols. in-8.—Le médecin de la reine Victoria.—Les souvenirs du conseiller de la reine Victoria, par M. Saint René Taillandier. *Revue des Deux-Mondes*, 1876.

(2) Pour l'intelligence de cet article, on trouvera commodément d'avoir sous les yeux une liste des princes, fils de George III, au nombre de sept : 1o. George-Auguste-Frédéric, prince de Galles, régent en 1810 et souverain en 1820 sous le nom de George IV. 2o. Frédéric, duc de York et d'Albany, mort en 1827. 3o. William-Henry, duc de Clarence, qui régna en 1831 sous le nom de Guillaume IV. (ce prince visita le Canada en 1787) ; 4o. Edouard, duc de Kent, père de Sa Majesté Victoria, qui mourut en 1820 (il résida à Québec du 11 août 1791, jusqu'à la fin de janvier 1794, et à Halifax, de 1795 à 1798) ; 5o. Ernest-Auguste, duc de Cumberland et roi de Hanovre ; 6o. Auguste-Frédéric, duc de Saxe, mort en 1843 ; et 7o. Adolphe-Frédéric, duc de Cambridge, mort en 1843. George IV n'eut d'enfant que la princesse Charlotte, morte alors qu'elle était l'héritière présomptive. Guillaume IV n'en eut aucun, et la couronne échoût à sa mort à la fille unique du quatrième fils de George III.

Pitt, l'homme d'état qui avait mis l'Europe à sa solde, et distribué de ses propres mains tous les milliards de la terre. George III survécut à M. Pitt, mais il avait perdu la raison et la vue. Chaque session, à l'ouverture du parlement, les ministres lisaient aux chambres silencieuses et attentives, le bulletin de la santé du roi. Un jour, j'étais allé visiter Windsor; j'obtins pour quelques chelins, de l'obligeance d'un concierge, qu'il me cachât de manière à voir le roi. Le monarque, en cheveux blancs et aveugle, parut errant comme le roi Léar dans son palais, et tatonnant avec ses mains les murs des salles. Il s'assit devant un piano dont il connaissait la place, et joua quelques morceaux d'une sonate de Haendel: c'était une belle fin de la vieille Angleterre: *Old England!*

Le prince régent, chose qui semblait héréditaire dans la maison de Hanovre, avait été tout le temps de sa jeunesse l'ennemi de la politique et du gouvernement de son père; autant George III était attaché à la politique tory, autant le prince de Galles favorisait les whigs. Ami intime et compagnon de plaisir de Fox et de Sheridan, il ne se faisait pas faute de contrecarrer Pitt et ses collègues. Investi de l'autorité souveraine qui ne lui avait été confiée qu'à regret par Pitt, et qui même, d'abord, avait été entourée de certaines restrictions, il ne tarda pas à faire volte-face, soit qu'il désirât se concilier le vieux parti anglican, soit qu'il craignit l'ascendant de ses anciens amis qui auraient peut-être, dans sa pensée, cherché à le dominer et à devenir ses maîtres. Faux du reste, et versatile, égoïste et profondément corrompu, avec une dose d'intelligence et une éducation supérieures à celles de ses prédécesseurs, il fut au-dessous d'eux par le caractère et la conduite.

Élegant, roué et séducteur comme un habitué de *l'Œil-de-Bœuf* sous le régent de France, il avait voulu inclure dans la liste de ses victimes une dame irlandaise d'une grande beauté, d'un esprit distingué et cultivé, de sept années plus âgées que lui et dont lui-même avait décrit assez ironiquement les charmes par cette alliteration laconique et restée célèbre: "Fair fat and forty." Lady Fitz-Herbert sut lui résister et en même temps le dominer au point de se faire épouser secrètement par lui. Cet hymen clandestin était d'abord contraire à l'acte du parlement, qui déclarait que les membres de la famille royale ne pourraient se marier sans le consentement du roi avant l'âge de vingt-cinq ans, et après cet âge, sans celui du parlement. L'opinion publique ne tarda pas à s'émouvoir des rumeurs qui circulaient à ce sujet, et le parlement lui-même fut bientôt saisi de la question par une de ces interpellations au moyen desquelles les sujets, même les plus délicats, peuvent se discuter sans que l'on soit forcé d'agir immédiatement dans un sens ou dans un autre. Fox, à qui le prince avait persuadé qu'il n'était que l'amant de Lady Fitz-Herbert, nia avec toute l'énergie de sa bonne foi l'accusation portée contre l'héritier du trône. Celui-ci, cependant, en même temps que son ami se compromettait pour lui, allait trouver lord Grey, lui avouait la vérité et le pria d'assurer à Lady Fitz-Herbert que Fox avait parlé sans son autorisation. Le noble lord repoussa cette proposition avec indignation. Cette fourberie, pour bien dire triangulaire, rappelle le mot de Beaumarchais: "Qui donc trompe-t-on ici?"

Quoi qu'il en soit, le 8 avril 1795, le prince, abandonnant lady Fitz-Herbert, épousa, dans la chapelle royale de Saint-James, la princesse Caroline de Brunswick. Il avait eu à choisir entre celle-ci et la princesse Louise de Mecklembourg, qui devint plus tard cette fameuse reine de Prusse dont l'Allemagne entière a dernièrement célébré la mémoire avec tant d'enthousiasme. Quel bonheur eût été pour les Anglais que d'avoir une pareille reine! mais aussi, comme elle l'a paré belle! Qu'est-ce que tous les malheurs politiques et les anxiétés qui l'ont éprouvée auprès des chagrins, disons même des tortures domestiques que George IV lui aurait fait subir!

Ce furent précisément la beauté et la supériorité de la princesse Louise qui éloignèrent d'elle le futur roi d'Angleterre. George III et le parlement le pressaient de se marier, espérant qu'une vie régulière

mettrait fin aux scandales et surtout aux dépenses extravagantes qui irritaient à bon droit le peuple d'Angleterre, et l'auraient encore irrité davantage, si le prince n'avait su mettre l'opposition dans ses intérêts, en même temps que les ministres, malgré leurs répugnances, se trouvaient forcés de pallier ses fautes. Les dettes de l'héritier du trône se montaient à près de six cent cinquante milles livres sterling au moment de son mariage, et la liquidation qui en fut faite par le parlement n'était pas la première et ne fut point non plus la dernière; car, jusqu'à la fin de son règne, le roi et ses maîtresses absorbèrent une portion notable de la fortune publique déjà si obérée.

Le fait que le prince de Galles avait préféré une épouse qui lui déplaisait, précisément pour conserver sa liberté, jette un jour bien sinistre sur sa conduite envers Lady Fitz-Herbert, et montre qu'il l'avait trompée sciemment, par calcul et sans se faire à lui-même la moindre illusion. Des scènes révoltantes dont nous épargnerons le récit à nos lecteurs, accompagnèrent et suivirent son mariage; elles justifient pleinement le triste aveu échappé, à la princesse Charlotte, le seul fruit de cette malheureuse union, venu qui figure sur la première page des mémoires de Stockmar: "Ma mère n'a pas été ce qu'elle devait être; elle eût été meilleure si mon père n'eût pas été infiniment pire qu'elle."

"La pauvre enfant, continue le baron, n'a jamais rien connu de l'amour et des soins d'un père ou d'une mère; de fait, elle n'a jamais su ce que c'était que la vie de famille. Le père et la mère s'étaient déjà séparés la seconde année de leur mariage. Le père était brouillé avec le grand-père; la grand-mère ne pouvait souffrir sa bru; celle-ci le lui rendait bien. La petite princesse fut d'abord laissée aux soins de sa mère, que le vieux roi George III persistait à protéger contre son mari. Elle perdit cette protection en 1810, lorsque la folie du roi devint incurable, et que le prince de Galles fut nommé régent. Même avant ce temps, l'enfant avait été enlevée à sa mère et confiée à Windsor aux soins de sa grand-mère, la reine Charlotte, qui était loin d'être bien disposée envers sa petite-fille. Mais en 1812, la jeune princesse eut une résidence séparée à la ville, *Warwick house*, dans le voisinage de *Carlton house*, palais qu'occupait son père. Ses rencontres avec sa mère n'avaient plus lieu que tous les quinze jours. C'est ainsi qu'elle grandissait, entourée de gens qui, relativement, n'étaient que des étrangers, avec sa gouvernante et sa demoiselle de compagnie, Miss Cornelia Knight, dont l'auto-biographie, publiée il y a quelques années, donne les meilleurs renseignements que l'on ait sur la vie de la princesse Charlotte."

Dans de telles données, de toutes parts on devait se hâter de marier cette héritière présomptive de la couronne d'Angleterre; elle était pour son père une grande gêne et un grand reproche, comme un lien qui le rattachait malgré lui à une épouse détestée. A peine eut-elle dix-huit ans, qu'un projet de mariage fut conclu avec le prince d'Orange, héritier apparent de la couronne de Hollande. Elle n'avait manifesté d'abord ni répugnance ni empressement pour cette union, et le régent s'était hâté de la fiancer sur quelques paroles qu'elle avait laissées échapper, et qui équivalaient à peine à un consentement.

Les historiens et les correspondances du temps ne nous ont point laissé un portrait bien flatteur de ce prince. Grovestins, son compatriote, a dit de lui: "Il n'y avait dans cette pauvre tête ni instruction, ni idée arrêtée sur quoi que ce fût." On le trouvait aussi un peu vulgaire. "Notre futur gendre, écrivait lord Grenville au marquis de Buckingham, loge chez son tailleur." La princesse elle-même fut très scandalisée d'apprendre qu'il était revenu des courses sur le siège du cocher, et très-gris, même pour un Hollandais. Plus tard, elle déclara à Stockmar que le prince aurait pu faire un excellent officier de cavalerie, mais que ce n'était point le mari qu'il lui fallait: il n'y avait rien de royal chez lui, ajouta-t-elle.

Ce mariage convenait, cependant parfaitement, non-seulement au régent qui n'était pas homme à s'effaroucher de quelques escapades, mais encore à la politique de l'Angleterre, qui avait à cœur de s'attacher la Hollande et de s'en faire un rempart contre la France. L'alliance venait donc d'être annoncée officiellement au parlement de Hollande, lorsque se présentèrent des difficultés diplomatiques dont la princesse Charlotte, avisée, prétend-on secrètement par les amis de sa mère, sut profiter pour reprendre un consentement qu'on lui avait pour bien dire extorqué, bien que, cependant, le prince ne lui eût point déplu dans le principe, et qu'elle eût trop de loyauté pour rompre sous de vains prétextes. Il s'agissait de la résidence de la princesse en Hollande, jusqu'à ce qu'elle fût appelée au trône d'Angleterre; elle voyait, peut-être avec raison, dans l'insistance que l'on mettait à la faire céder sur ce point, le désir de lui faire perdre sa popularité et son prestige, de préparer les voies au divorce du régent avec sa mère, et de lui substituer plus tard un autre héritier. Le soin que l'on prit de lui expliquer qu'elle n'était qu'héritière présomptive et non pas héritière apparente, qu'elle ne succéderait au trône que dans le cas où il ne surviendrait pas un frère, ne fit peut-être que confirmer ses soupçons.

Ce fut, entre elle et son père, et les ministres, une lutte longue, remplie d'incidents, dans laquelle elle montra autant de courage que d'intelligence, résistant avec une égale fermeté aux menaces et aux cajoleries, et dans laquelle elle finit par triompher.

(A continuer.)

INAUGURATION DU CHEMIN DE FER QUEBEC, MONTRÉAL, OUTAOUAIS ET OCCIDENTAL

Samedi, le 1er juillet, le conseil municipal d'Hochelega voulut profiter de la coïncidence du neuvième anniversaire de l'établissement de la confédération et de l'arrivée des deux premières locomotives destinées à notre grande voie ferrée du nord, pour organiser une jolie fête de circonstance, à laquelle avaient été invitées bon nombre de citoyens d'Hochelega et de Montréal. Grâce à la bienveillance et à la courtoisie du contracteur, M. MacDonald, une des locomotives et plusieurs chars plateformes avaient été mis à la disposition des organisateurs, qui purent ainsi procurer à leurs invités l'agrément d'une petite excursion jusqu'au Côté Saint-Louis. A leur retour, ils trouvèrent la gare temporaire tapissée de verdure et pavée aux couleurs anglaises et françaises, avec une longue table improvisée au centre et qui les attendait couverte de rafraîchissements.

M. D. Rolland, maire d'Hochelega, en prenant la présidence, expliqua, en termes appropriés, le but de cette réunion, qui était de célébrer par des réjouissances ce commencement d'opération d'une entreprise à laquelle tous prenaient un si vif et si légitime intérêt. Il proposa ensuite successivement les santés officielles: celles du parlement fédéral et du parlement local, auxquelles MM. A. Desjardins, M. P., et L. Beaubien, M. P., répondirent fort heureusement; puis celles des commissaires du chemin, du contracteur, et du révérend A. Labelle, curé de Saint-Jérôme, l'un des principaux promoteurs de l'entreprise; enfin, celles de la presse, du maire et du conseil municipal d'Hochelega, et des dames.

En répondant au toast porté en son honneur, M. MacDonald annonça la bonne nouvelle que dans une dizaine de jours on se rendra en chars à Sainte-Thérèse, et qu'avant un mois on pourra aller par voie ferrée jusqu'à Saint-Jérôme, pour serrer la main à cet infatigable ami de l'entreprise, le révérend M. Labelle.

Nous félicitons les citoyens d'Hochelega de l'heureuse idée qu'ils ont eue d'inaugurer la première mise en opération partielle de ce chemin par une aussi intéressante fête intime, en attendant que l'inauguration officielle de la ligne tout entière eût lieu, ce qui, nous l'espérons maintenant, se fera avant longtemps.—*Nouveau-Monde.*

NOTE ÉDITORIALE.—Si les organisateurs de cette fête, ainsi que de l'excursion qui eut lieu quelques jours plus tard, avaient compris *L'Opinion Publique* dans l'invitation qu'ils ont faite à la presse, nous aurions été heureux de préparer des gravures destinées à perpétuer le souvenir de ces intéressantes occasions. On semble oublier quelquefois que notre feuille est illustrée, et la plus répandue de toutes les publications françaises en Canada.

On dit peu de choses solides lorsqu'on cherche à en dire d'extraordinaires.

VAUVENARGUES.

NOUVELLES DU CANADA ET DES ÉTATS-UNIS

Québec, 3 juillet.—Le lieutenant Casault, député-adjutant-général, est mort hier à sa résidence. Il possédait des connaissances sérieuses en art militaire; il avait fait la campagne de Crimée et quelques expéditions en Algérie, dans les rangs de la région étrangère de France, et avait servi ensuite dans le 100e régiment anglais, en garnison à Gibraltar.

Philadelphie, 3.—La grande revue à l'occasion du centenaire a eu lieu ce matin; plus de 15,000 soldats se trouvaient en ligne de bataille. Cinq soldats du 7ème régiment de New-York ont été frappés d'insolation durant la revue.

Québec, 4.—La cour d'élection, composée du juge-en-chef Meredith, et des juges Bossé et McCord, a rendu jugement cette avant-midi dans la cause d'élection contestée de Kamouraska, déboutant la requête et confirmant M. Roy dans la possession de son siège.

—L'asile des aliénés de Beauport contient actuellement 877 patients, 449 hommes et 428 femmes.

—Le train express pour Halifax, N.-B., est parti ce matin avec le char Pullman Clarendon, sous la charge de M. Michael Haynes, conducteur.

Fort Madison, Iowa, 4.—Une tempête terrifiante a fondu sur cette ville hier soir, durant environ 25 minutes. L'église catholique a été complètement démolie par la chute du clocher, qui s'élevait à une hauteur de 225 pieds. Toutes les autres églises ont été plus ou moins endommagées, ainsi que beaucoup de résidences privées. Les toits de 40 maisons ont été enlevés. Les arbres ont été cassés ou déracinés. Les dommages sont estimés à \$200,000. Il n'y a pas eu de pertes de vie.

Ottawa, 6.—Des informations reçues ici font croire que les droits disputés aux pêcheurs français sur les côtes de Terre-Neuve ont été réglés à l'amiable entre les gouvernements de la France et de la Grande-Bretagne.

—Un vétéran de 1812, âgé de 84 ans, s'est présenté aujourd'hui au bureau de la milice pour recevoir sa pension de \$20; il était accompagné de son père, âgé de 104 ans. On demanda à ce dernier si lui aussi avait servi, mais il répondit qu'au moment de la guerre, il était déjà trop âgé pour être astreint au service, et que, du reste, il avait une famille à soutenir.

Dubuque, Iowa, 6.—Une tempête formidable a fondu sur cette ville la nuit dernière. La pluie a commencé vers dix heures, et a continué l'espace de trois heures avec accompagnement de tonnerre et d'éclairs. Tous les ponts sur les chemins et voies ferrées ont été emportés, et aucun train ne peut arriver ici ou en partir pour plusieurs jours. Des maisons ont été charroyées par les eaux et leurs occupants noyés. Le village de Rockdale, situé à 37 milles d'ici, et bâti dans une vallée où passe un torrent, a été inondé; une écluse de moulin s'est brisée à quelque distance de l'endroit, et toutes les habitations ont été démolies par la crue des eaux, et leurs hôtes ont péri. Des recherches ont été faites après l'ouragan, et l'on y a constaté la disparition de 42 personnes. Dix-neuf cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants ont été retrouvés.

LISTON AUX LARGES ÉPAULES.—Charles Liston, de Londres, fut un des chirurgiens les plus éminents des temps modernes. La consommation pulmonaire était héréditaire dans sa constitution, mais, quand les premiers symptômes apparurent, se renferma-t-il dans son bureau? Non: sa grande expérience lui avait appris que d'en agir ainsi serait se suicider; il acheta donc un canot, et une heure chaque matin il ramait sur la Tamise. Cet exercice, conjointement avec l'usage qu'il fit des TROCHITES PULMONAIRES DE WINGATE, le mena jusqu'à un âge très-avancé; il conserva toujours une grande vigueur, à ce point qu'on le nommait "Liston aux larges épaules." L'autopsie de ses restes montra toutefois une large cicatrice dans son poulmon gauche, où la terrible maladie avait pris naissance et qu'il guérit comme on vient de le voir.

Extrait des dépêches télégraphiques du *Tintamarre*:

Robert Briquet à Touchatout.

Patron, crois pas au suicide d'Abdul-Aziz.

Touchatout à Robert Briquet.

Pourtant, était constaté par dix-neuf médecins!

Robert Briquet à Touchatout.

Fait rien. Suis bien mon raisonnement.

Touchatout à Robert Briquet.

Vas-y. Suis comme un caniche.

Robert Briquet à Touchatout.

Voici. En perdant trône, liste civile, petites odalisques, etc., etc., ex-empereur turc avait pas de veine.

Touchatout à Robert Briquet.

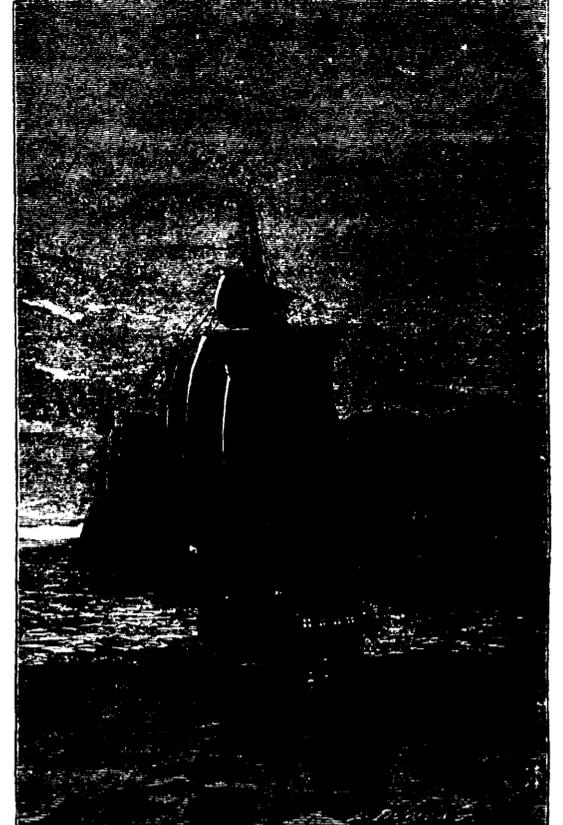
Evidemment.

Robert Briquet à Touchatout.

Alors, a pas pu se les ouvrir.

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

LA ROCHEFOUCAULD.



AVENTURES- DU CAPITAINE HATTERAS

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE LES ANGLAIS AU POLE NORD

CHAPITRE IV.—DOG-CAPTAIN.

Le jour du départ était arrivé avec le 5 avril. L'admission du docteur à bord rassurait un peu les esprits. On le digne savant se proposait d'aller, on pouvait le suivre. Cependant, la plupart des matelots ne laissaient pas d'être inquiets, et Shandon, craignant que la désertion ne fit quelques vides à son bord, souhaitait vivement d'être en pleine mer. Les côtes hors de vue, l'équipage en prendrait son parti.

La cabine du Dr. Clawbonny était située au fond de la dunette, et elle occupait tout l'arrière du navire. Les cabines du capitaine et du second, placées en retour, prenaient vue sur le pont. Celle du capitaine resta hermétiquement close, après avoir été garnie de divers instruments, de meubles, de vêtements de voyage, de

livres, d'habits de rechange et d'ustensiles indiqués dans une note détaillée. Suivant la recommandation de l'inconnu, la clef de cette cabine lui fut adressée à Lubeck ; il pouvait donc seul entrer chez lui.

Ce détail contrariait Shandon, et était beaucoup de chances à son commandement en chef. Quant à sa propre cabine, il l'avait parfaitement appropriée aux besoins du voyage présumé, connaissant à fond les exigences d'une expédition polaire.

La chambre du troisième officier était placée dans le faux-pont, qui formait un vaste dortoir à l'usage des matelots ; les hommes s'y trouvaient fort à l'aise, et ils eussent difficilement rencontré une installation aussi commode à bord de tout autre navire. On les soignait comme une cargaison de prix ; un vaste poêle occupait le milieu de la salle commune.

Le Dr. Clawbonny était, lui, tout à son affaire ; il avait pris possession de sa cabine dès le 6 février, le lendemain même de la mise à l'eau du *Forward*.

« Le plus heureux des animaux, disait-il, serait un colimaçon qui pourrait se faire une coquille à son gré ; je vais tâcher d'être un colimaçon intelligent. »

Et, ma foi, pour une coquille qu'il ne devait pas quitter de longtemps, sa cabine prenait bonne tournure ; le docteur se donnait un plai-

sir de savant ou d'enfant à mettre en ordre son bagage scientifique. Ses livres, ses herbiers, ses casiers, ses instruments de précision, ses appareils de physique, sa collection de thermomètres, de baromètres, d'hygromètres, d'odomètres, de lunettes, de compas, de sextants, de cartes, de plans, les fioles, les poudres, les flacons de sa pharmacie de voyage très-complète, tout cela se classait avec un ordre qui eût fait honte au British Museum. Cet espace de six pieds carrés contenait d'incalculables richesses ; le docteur n'avait qu'à étendre la main, sans se déranger, pour devenir instantanément un médecin, un mathématicien, un astronome, un géographe, un botaniste ou un conchyliologue.

Il faut l'avouer, il était fier de ces aménagements, et heureux dans son sanctuaire flottant, que trois de ses plus maigres amis eussent suffi à remplir. Ceux-ci, d'ailleurs, y affluèrent bientôt avec une abondance qui devint gênante, même pour un homme aussi facile que le docteur, et, à l'encontre de Socrate, il finit par dire :

« Ma maison est petite, mais plutôt au ciel qu'elle ne fût jamais pleine d'amis ! »

Pour compléter la description du *Forward*, il suffira de dire que la niche du grand chien danois était construite sous la fenêtre même de la cabine mystérieuse ; mais son sauvage habitant préférait errer dans l'entrepont et la cale du

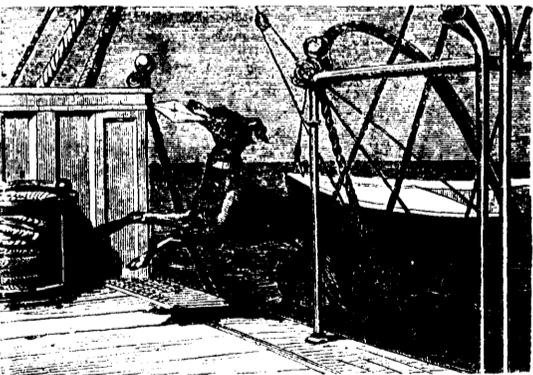
navire ; il semblait impossible à apprivoiser, et personne n'avait eu raison de son naturel bizarre ; on l'entendait, pendant la nuit surtout, pousser de lamentables hurlements qui résonnaient dans les cavités du bâtiment d'une façon sinistre.

Était-ce regret de son maître absent ? Était-ce instinct aux approches d'un périlleux voyage ? Était-ce pressentiment des dangers à venir ? Les matelots se prononçaient pour ce dernier motif, et plus d'un en plaisantait, qui prenait sérieusement ce chien-là pour un animal d'espèce diabolique.

Pen, homme fort brutal d'ailleurs, s'étant un jour élançé pour le frapper, tomba si malheureusement sur l'angle du cabestan, qu'il s'ouvrit affreusement le crâne. On pense bien que cet accident fut mis sur la conscience du fantastique animal.

Clifton, l'homme le plus superstitieux de l'équipage, fit aussi cette singulière remarque, que ce chien, lorsqu'il était sur la dunette, se promenait toujours du côté du vent ; et plus tard, quand le brick fut en mer et courut des bordées, le surprenant animal changeait de place après chaque virement, et se maintenait au vent comme l'eût fait le capitaine du *Forward*.

Le Dr. Clawbonny, dont la douceur et les caresses auraient apprivoisé un tigre, essaya vainement de gagner les bonnes grâces de ce chien ; il y perdit son temps et ses avances.



Cet animal, d'ailleurs, ne répondait à aucun des noms inscrits dans le calendrier cynégétique. Aussi les gens du bord finirent-ils par l'appeler Captain, car il paraissait parfaitement au courant des usages du bord. Ce chien-là avait évidemment navigué.

On comprend dès lors la réponse plaisante du maître d'équipage à l'ami de Clifton, et comment cette supposition ne trouva pas beaucoup d'incrédulités ; plus d'un la répétait en riant, qui s'attendait à voir ce chien, reprenant un beau jour sa forme humaine, commander la manœuvre d'une voix retentissante.

Si Richard Shandon ne ressentait pas de pareilles appréhensions, il n'était pas sans inquiétudes, et la veille du départ, le 5 avril au soir, il s'entretenait sur ce sujet avec le docteur, Wall et maître Johnson, dans le carré de la dunette.

Ces quatre personnes dégustaient alors un dixième grog, leur dernier sans doute, car, suivant les prescriptions de la lettre d'Aberdeen, tous les hommes de l'équipage, depuis le capitaine jusqu'au chauffeur, étaient *totalers*, c'est-à-dire qu'ils ne trouveraient à bord ni vin, ni bière, ni spiritueux, si ce n'est dans le cas de maladie, et par ordonnance du docteur.

Or, depuis une heure, la conversation roulait

sur le départ. Si les instructions du capitaine se réalisaient jusqu'au bout, Shandon devait, le lendemain même, recevoir une lettre renfermant ses derniers ordres.

« Si cette lettre, disait le commandant, ne m'indique pas le nom du capitaine, elle doit au moins nous apprendre la destination du bâtiment. Sans cela, où le diriger ? »

—Ma foi, répondit l'impatient docteur, à votre place, Shandon, je partirais même sans lettre ; elle saurait bien courir après nous, je vous en réponds.

—Vous ne doutez de rien, docteur ! Mais vers quel point du globe feriez-vous voile, s'il vous plaît ?

—Vers le pôle Nord, évidemment ! cela va sans dire, il n'y a pas de doute possible.

—Pas de doute possible ! répliqua Wall ; et pourquoi pas vers le pôle Sud ?

—Le pôle Sud, s'écria le docteur, jamais ! Est-ce que le capitaine aurait eu l'idée d'exposer un brick à la traversée de tout l'Atlantique ! Prenez donc la peine d'y réfléchir, mon cher Wall.

—Le docteur a réponse à tout, répondit ce dernier.

—Va pour le Nord, reprit Shandon. Mais, dites-moi, docteur, est-ce au Spitzberg ? est-ce

au Groënland ? est-ce au Labrador ? est-ce à la baie d'Hudson ? Si les routes aboutissent toutes au même but, c'est-à-dire à la banquise infranchissable, elles n'en sont pas moins nombreuses, et je serais fort embarrassé de me décider pour l'une ou pour l'autre. Avez-vous une réponse catégorique à me faire, docteur ?

—Non, répondit celui-ci, vexé de n'avoir rien à dire ; mais enfin, pour conclure, si vous ne recevez pas de lettre, que ferez-vous ?

—Je ne ferai rien ; j'attendrai.

—Vous ne partirez pas ? s'écria Clawbonny, en agitant son verre avec désespoir.

—Non, certes.

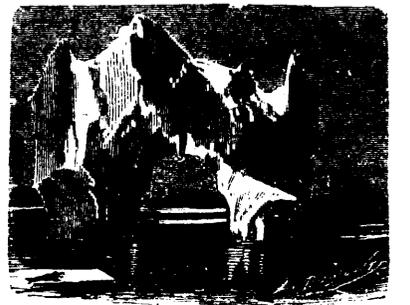
—C'est le plus sage, répondit doucement maître Johnson, tandis que le docteur se promenait autour de la table, car il ne pouvait tenir en place. Oui, c'est le plus sage ; et cependant une trop longue attente peut avoir des conséquences fâcheuses : d'abord, la saison est bonne, et si nord il y a, nous devons profiter de la débâcle pour franchir le détroit de Davis ; en outre, l'équipage s'inquiète de plus en plus ; les amis, les camarades de nos hommes les poussent à quitter le *Forward*, et leur influence pourrait nous jouer un mauvais tour.

—Il faut ajouter, reprit James Wall, que si la panique se mettait parmi nos matelots, ils

déserteraient jusqu'au dernier ; et je ne sais pas, commandant, si vous parviendriez à recomposer votre équipage.

—Mais que faire ? s'écria Shandon.

—Ce que vous avez dit, répliqua le docteur, attendre, mais attendre jusqu'à demain avant de se désespérer. Les promesses du capitaine se sont accomplies jusqu'ici avec une régularité de bon augure ; il n'y a donc aucune raison de croire que nous ne serons pas avertis de notre destination en temps utile ; je ne doute pas un seul instant que demain nous ne naviguions en pleine mer d'Irlande ; aussi, mes amis, je pro-



pose un dernier grog à notre heureux voyage ; il commence d'une façon un peu inexplicable, mais avec des marins comme vous, il a mille chances pour bien finir."

Et tous les quatre, ils trinquèrent une dernière fois.

"Maintenant, commandant, reprit maître Johnson, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de tout préparer pour le départ ; il faut que l'équipage vous croie certain de votre fait. Demain, qu'il arrive une lettre ou non, appareillez ; n'allumez pas vos fourneaux ; le vent a l'air de bien tenir ; rien ne sera plus facile que de descendre grand large ; que le pilote monte à bord ; à l'heure de la marée, sortez des docks ; allez mouiller au-delà de la pointe de Birkenhead ; nos hommes n'auront plus aucune communication avec la terre, et si cette lettre diabolique arrive enfin, elle nous trouvera là comme ailleurs.

— Bien parlé, mon brave Johnson ! fit le docteur en tendant la main au vieux marin.

— Va comme il est dit ! " répondit Shandon. Chacun alors regagna sa cabine, et attendit dans un sommeil agité le lever du soleil.

Le lendemain, les premières distributions de lettres avait eu lieu dans la ville, et pas une ne portait l'adresse du commandant Richard Shandon.

Néanmoins, celui-ci fit ses préparatifs de départ ; le bruit s'en répandit immédiatement dans Liverpool, et, comme on l'a vu, une affluence extraordinaire de spectateurs se précipita sur les quais de New Prince's Docks.

Beaucoup d'entre eux vinrent à bord du brick, qui pour embrasser une dernière fois un camarade, qui pour dissuader un ami, qui pour jeter un regard sur ce navire étrange, qui pour connaître enfin le but du voyage, et l'on murmurait à voir le commandant plus taciturne et plus réservé que jamais.

Il avait bien ses raisons pour cela.

Dix heures sonnèrent. Onze heures même. Le flot devait tomber vers une heure de l'après-midi. Shandon, du haut de la dunette, jetait un coup d'œil inquiet à la foule, cherchant à surprendre le secret de sa destinée sur un visage quelconque. Mais en vain. Les matelots du *Forward* exécutaient silencieusement ses ordres, ne le perdant pas des yeux, attendant toujours une communication qui ne se faisait pas.

Maître Johnson terminait les préparatifs de l'appareillage. Le temps était couvert, et la houle très-forte en dehors des bassins ; il venait du sud-est avec une certaine violence, mais on pouvait facilement sortir de la Mersey.

A midi, rien encore. Le Dr. Clawbonny se promenait avec agitation, lorgnant, gesticulant, impatient de la mer, comme il disait avec une certaine élégance latine. Il se sentait ému, quoi qu'il pût faire. Shandon se mordait les lèvres jusqu'au sang.

En ce moment, Johnson s'approcha et lui dit : "Commandant, si nous voulons profiter du flot, il ne faut pas perdre de temps ; nous ne serons pas dégagés des docks avant une bonne heure."

Shandon jeta un dernier regard autour de lui, et consulta sa montre. L'heure de la levée de midi était passée.

"Allez ! dit-il à son maître d'équipage.

— En route, vous autres ! " cria celui-ci, en ordonnant aux spectateurs de vider le pont du *Forward*.

Il se fit alors un certain mouvement dans la foule qui se portait à la coupée du navire pour regagner le quai, tandis que les gens du brick détachaient les dernières amarres.

Or, la confusion inévitable de ces curieux, que les matelots repoussaient sans beaucoup d'égard, fut alors accrue par les hurlements du chien. Cet animal s'élança tout d'un coup du gaillard d'avant à travers la masse compacte des visiteurs. Il aboyait d'une voix sourde.

On s'écarta devant lui ; il sauta sur la dunette, et, chose incroyable, mais que mille témoins ont pu constater, ce dog-captain tenait une lettre entre ses dents.

"Une lettre ! s'écria Shandon, mais il est donc à bord ?

— Il y était sans doute, mais il n'y est plus, répondit Johnson en montrant le pont complètement nettoyé de cette foule incommode.

— Captain ! captain ! ici ! " s'écria le docteur, en essayant de prendre la lettre que le chien écartait de sa main par des bonds violents. Il semblait ne vouloir remettre son message qu'à Shandon lui-même.

"Ici, captain ! " fit ce dernier.

Le chien s'approcha ; Shandon prit la lettre sans difficulté, et captain fit alors entendre trois aboiements clairs au milieu du silence profond qui régnait à bord et sur les quais.

Shandon tenait la lettre sans l'ouvrir.

"Mais lisez donc ! lisez donc ! " s'écria le docteur.

Shandon regarda. L'adresse, sans date et sans indication de lieu, portait seulement :

"Au commandant Richard Shandon, à bord du brick le *Forward*."

Shandon ouvrit la lettre, et lut :

"Vous vous dirigerez vers le cap Farewell. Vous l'atteindrez le 20 avril. Si le capitaine ne paraît pas à bord, vous franchirez le détroit de Davis, et vous remonterez la mer de Baffin jusqu'à la baie Melville.

"Le capitaine du *Forward*.
K. Z."

Shandon plia soigneusement cette lettre laconique, la mit dans sa poche et donna l'ordre du départ. Sa voix, qui retentit seule au milieu des sifflements du vent d'est, avait quelque chose de solennel.

Bientôt le *Forward* fut hors des bassins, et, dirigé par un pilote de Liverpool, dont le petit côté suivait à distance, il prit le courant de la Mersey. La foule se précipita sur le quai extérieur qui longe les docks Victoria, afin d'entrevoir une dernière fois ce navire étrange. Les deux humiers, la misaine et la brigantine furent rapidement établis, et, sous cette voile, le *Forward*, digne de son nom, après avoir contourné la pointe de Birkenhead, donna à toute vitesse dans la mer d'Irlande.

CHAPITRE V. — LA PLEINE MER

Le vent, inégal mais favorable, précipitait avec force ses rafales d'avril. Le *Forward* fendait la mer rapidement, et son hélice, rendue folle, n'opposait aucun obstacle à sa marche. Vers trois heures, il croisa le bateau à vapeur qui fait le service entre Liverpool et l'île de Man, et qui porte les trois jambes de Sicile écartelées sur ses tambours. Le capitaine le héla de son bord, dernier adieu qu'il fut donné d'entendre à l'équipage du *Forward*.

À cinq heures, le pilote remettait à Richard Shandon le commandement du navire, et regagnait son côté, qui, virant au plus près, disparut bientôt dans le sud-ouest.

Vers le soir, le brick doubla le cap du Man, à l'extrémité méridionale de l'île de ce nom. Pendant la nuit, la mer fut très-houleuse ; le *Forward* se comporta bien, laissa la pointe d'Ayr par le nord-ouest, et se dirigea vers le canal du Nord.

Johnson avait raison ; en mer, l'instinct maritime des matelots reprenait le dessus. Au vu de la bonté du bâtiment, ils oubliaient l'étrangeté de la situation. La vie du bord s'établissait régulièrement.

Le docteur aspirait avec ivresse le vent de la mer ; il se promenait vigoureusement dans les rafales, et pour un savant il avait le pied assez marin.

"C'est une belle chose que la mer, dit-il à maître Johnson, en remontant sur le pont après le déjeuner. Je fais connaissance un peu tard avec elle, mais je me rattraperai.

— Vous avez raison, monsieur Clawbonny ; je donnerais tous les continents du monde pour un bout d'océan. On prétend que les marins se fatiguent vite de leur métier ; voilà quarante ans que je navigue, et je m'y plais comme au premier jour.

— Quelle jouissance vraie de se sentir un bon navire sous les pieds ! et, si j'en juge bien, le *Forward* se conduit gaillardement.

— Vous jugez bien, docteur, répondit Shandon qui rejoignit les deux interlocuteurs ; c'est un bon bâtiment, et j'avoue que jamais navire destiné à une navigation dans les glaces n'aura été mieux pourvu et mieux équipé. Cela me rappelle qu'il y a trente ans passés le capitaine James Ross, allant chercher le passage du nord-ouest. . .

— Montait la *Victoire*, dit vivement le docteur, brick d'un tonnage à peu près égal au nôtre, également muni d'une machine à vapeur.

— Comment ! vous savez cela ?

— Jugez-en, répartit le docteur ; alors les machines étaient encore dans l'enfance de l'art, et celle de la *Victoire* lui causa plus d'un retard préjudiciable ; le capitaine James Ross, après l'avoir réparée vainement pièce par pièce, finit par la démonter, et l'abandonna à son premier hivernage.

— Diable ! fit Shandon ; vous êtes au courant, je le vois !

— Que voulez-vous ? reprit le docteur ; à force de lire, j'ai lu les ouvrages de Parry, de Ross, de Franklin, les rapports de Mac Clure, de Kennedy, de Kane, de Mac Clintock, et il m'en est resté quelque chose. J'ajouterais que ce même Mac Clintock, à bord du *Fox*, brick à hélice dans le genre du nôtre, est allé plus facilement et plus directement à son but que tous ses devanciers.

— Cela est parfaitement vrai, répondit Shandon ; c'est un hardi marin que ce Mac Clintock ; je l'ai vu à l'œuvre ; vous pouvez ajouter que comme lui nous nous trouverons dès le mois d'avril dans le détroit de Davis, et, si nous parvenons à franchir les glaces, notre voyage sera considérablement avancé.

— A moins, répartit le docteur, qu'il ne nous arrive comme au *Fox*, en 1857, d'être pris dès la première année par les glaces du nord de la mer de Baffin, et d'hiverner au milieu de la banquise.

— Il faut espérer que nous serons plus heureux, monsieur Shandon, répondit Johnson ; et si avec un bâtiment comme le *Forward* on ne va pas où l'on veut, il faut y renoncer à jamais.

— D'ailleurs, reprit le docteur, si le capitaine est à bord, il saura mieux que nous ce qu'il faudra faire, et d'autant plus que nous l'ignorons complètement ; car sa lettre, singulièrement laconique, ne nous permet pas de deviner le but du voyage.

— C'est déjà beaucoup, répondit Shandon assez vivement, de connaître la route à suivre, et maintenant, pendant un bon mois, j'imagine, nous pouvons nous passer de l'intervention surnaturelle de cet inconnu et de ses instructions. D'ailleurs, vous savez mon opinion sur son compte.

— Hé ! hé ! fit le docteur, je croyais comme vous que cet homme vous laisserait le commandement du navire, et ne viendrait jamais à bord, mais. . .

— Mais ? répliqua Shandon avec une certaine contrariété.

— Mais depuis l'arrivée de sa seconde lettre, j'ai dû modifier mes idées à cet égard.

— Et pourquoi cela, docteur ?

— Parce que, si cette lettre vous indique la route à suivre, elle ne vous fait pas connaître la destination du *Forward* ; or, il faut bien savoir où l'on va. Le moyen, je vous le demande, qu'une troisième lettre vous parvienne, puisque nous voilà en pleine mer ! Sur les terres du Groënland, le service de la poste doit laisser à désirer. Voyez-vous, Shandon, j'imagine que ce gaillard-là nous attend dans quelque établissement danois, à Høsteborg ou Uppernawik ; il aura été la compléter sa cargaison de peaux de phoques, acheter ses traîneaux et ses chiens, en un mot, réunir tout l'attirail que comporte un voyage dans les mers arctiques. Je serai donc peu surpris de le voir un beau matin sortir de sa cabine, et commander la manœuvre de la façon la moins surnaturelle du monde.

— Possible, répondit Shandon d'un ton sec ; mais, en attendant, le vent fraîchit, et il n'est pas prudent de risquer ses perroquets par un temps pareil."

Shandon quitta le docteur et donna l'ordre de carguer les voiles hautes.

"Il y tient, dit le docteur au maître d'équipage.

— Oui, répondit ce dernier, et cela est fâcheux, car vous pourriez bien avoir raison, monsieur Clawbonny."

Le samedi, vers le soir, le *Forward* doubla le mull (1) de Galloway, dont le phare fut relevé dans le nord-est ; pendant la nuit, on laissa le mull de Cantyre au nord, et à l'est le cap Fair sur la côte d'Irlande. Vers les trois heures du matin, le brick, prolongeant l'île Rathlin sur sa hanche de tribord, déboucha par le canal du Nord dans l'Océan.

C'était le dimanche 8 avril ; les Anglais, et surtout les matelots, sont fort observateurs de ce jour ; aussi la lecture de la Bible, dont le docteur se chargea volontiers, occupa une partie de la matinée.

Le vent tournait alors à l'ouragan et tendait à rejeter le brick sur la côte d'Irlande ; les vagues furent très-fortes, le roulis très-dur. Si le docteur n'eût pas le mal de mer, c'est qu'il ne voulait pas l'avoir, car rien n'était plus facile. A midi, le cap Malinhead disparaissait dans le sud ; ce fut la dernière terre d'Europe que ces hardis marins dussent apercevoir, et plus d'un la regarda longtemps, qui sans doute ne devait jamais la revoir.

La latitude par observation était alors de 55° 57', et la longitude, d'après les chronomètres, 7° 40' (2).

L'ouragan se calma vers les neuf heures du soir ; le *Forward*, bon voilier, maintint sa route au nord-ouest. On put juger pendant cette journée de ses qualités marines ; suivant la remarque des connaisseurs de Liverpool, c'était avant tout un navire à voile.

Pendant les jours suivants, le *Forward* gagna rapidement dans le nord-ouest ; le vent passa dans le sud, et la mer fut prise d'une grosse houle ; le brick naviguait alors sous pleine voile. Quelques pétrils et des puffins vinrent voltiger au-dessus de la dunette ; le docteur tua fort adroitement l'un de ces derniers, qui tomba heureusement à bord.

Simpson, le harponneur, s'en empara et le rapporta à son propriétaire.

"Un vilain gibier, M. Clawbonny, dit-il.

— Qui fera un excellent repas, au contraire, mon ami !

— Quoi ! vous allez manger cela ?

— Et vous en goûterez, mon brave, fit le docteur en riant.

— Pouah ! répliqua Simpson ; mais c'est huileux et rance comme tous les oiseaux de mer.

— Bon ! répliqua le docteur ; j'ai une manière à moi d'accommoder ce gibier-là, et, si vous le reconnaissez après pour un oiseau de mer, je consens à ne plus en tuer un seul de ma vie.

— Vous êtes donc cuisinier, monsieur Clawbonny ? demanda Johnson.

— Un savant doit savoir un peu de tout.

— Alors, défie-toi, Simpson, répondit le maître d'équipage ; le docteur est un habile homme, et il va nous faire prendre ce puffin pour un groose (3) du meilleur goût."

Le fait est que le docteur eut complètement raison de son volatile ; il enleva habilement la graisse, qui est située tout entière sous la peau, principalement sur les hanches, et avec elle disparut cette rancidité et cette odeur de poisson dont on a parfaitement raison de se plaindre dans un oiseau. Ainsi préparé, le puffin fut déclaré excellent, et par Simpson lui-même.

Pendant le dernier ouragan, Richard Shandon s'était rendu compte des qualités de son équipage ; il avait analysé ses hommes un à un, comme doit le faire tout commandant qui veut parer aux dangers de l'avenir ; il savait sur quoi compter.

James Wall, officier tout dévoué à Richard, comprenait bien, exécutait bien, mais il pouvait manquer d'initiative ; au troisième rang, il se trouvait à sa place.

Johnson, rompu aux luttes de la mer, et vieux routier de l'océan Arctique, n'avait rien à apprendre en fait de sang-froid et d'audace.

Simpson, le harponneur, et Bell, le charpentier, étaient des hommes surs, esclaves du devoir et de la discipline. L'ice-master Foker, marin d'expérience, élevé à l'école de Johnson, devait rendre d'importants services.

Des autres matelots, Garry et Bolton semblaient être les meilleurs : Bolton, une sorte de loustic, gai et causeur ; Garry, un garçon de trente-cinq ans, à figure énergique, mais un peu pâle et triste.

Les trois matelots, Clifton, Gripper et Pen,

(1) Promontoire.

(2) Au méridien de Greenwich.

(3) Sorte de perdrix.

semblaient moins ardents et moins résolus ; ils murmuraient volontiers. Gripper même avait voulu rompre son engagement au départ du *Forward* ; une sorte de honte le retint à bord. Si les choses marchaient bien, s'il n'y avait ni trop de dangers à courir ni trop de manœuvres à exécuter, on pouvait compter sur ces trois hommes ; mais il leur fallait une nourriture substantielle, car on peut dire qu'ils avaient le cœur au ventre. Quoique prévenus, ils s'accommodaient assez mal d'être *lectotals*, et à l'heure du repas ils regrettaient le brandy ou le gin ; ils se rattrapaient cependant sur le café et le thé, distribués à bord avec une certaine prodigalité.

Quant aux deux ingénieurs, Brunton et Plover, et au chauffeur Waren, ils s'étaient contentés jusqu'ici de se croiser les bras.

Shandon savait donc à quoi s'en tenir sur le compte de chacun.

Le 14 avril, le *Forward* vint à couper le grand courant du Gulf-stream qui, après avoir remonté le long de la côte orientale de l'Amérique, jusqu'au banc de Terre-neuve, s'incline vers le nord-est et prolonge les rivages de la Norvège. On se trouvait alors par 51° 37' de latitude et 22° 58' de longitude, à deux cents milles de la pointe du Groënland. Le temps se refroidit ; le thermomètre descendit à trente-deux degrés (0° centigrade) (1), c'est-à-dire au point de congélation.

Le docteur, sans prendre encore le vêtement des hivers arctiques, avait revêtu son costume de mer, à l'instar des matelots et des officiers ; il faisait plaisir à voir avec ses hautes bottes dans lesquelles il descendait tout d'un bloc, son vaste chapeau de toile huilée, un pantalon et une jaquette de même étoffe ; par les fortes pluies et les larges vagues que le brick embarquait, le docteur ressemblait à une sorte d'animal marin, comparaison qui ne laissait pas d'exciter sa fierté.

Pendant deux jours, la mer fut extrêmement mauvaise ; le vent tourna vers le nord-ouest et retarda la marche du *Forward*. Du 14 au 16 avril, la houle demeura très-forte ; mais le lundi, il survint une violente averse qui eut pour résultat de calmer la mer presque immédiatement. Shandon fit remarquer cette particularité au docteur.

"Eh bien, répondit ce dernier, cela confirme les curieuses observations du baleinier Scoresby, qui fit partie de la Société royale d'Edinburgh, dont j'ai l'honneur d'être membre correspondant. Vous voyez que pendant la pluie les vagues sont peu sensibles, même sous l'influence d'un vent violent. Au contraire, avec un temps sec, la mer serait plus agitée par une brise moins forte.

— Mais comment explique-t-on ce phénomène, docteur ?

— C'est bien simple, on ne l'explique pas."

En ce moment, l'ice-master, qui faisait son quart dans les barres de perroquet, signala une masse flottante par tribord, à une quinzaine de milles sous le vent :

"Une montagne de glace dans ces parages ! " s'écria le docteur.

Shandon braqua sa lunette dans la direction indiquée et confirma l'annonce du pilote.

"Voilà qui est curieux ! dit le docteur.

— Cela vous étonne ? fit le commandant en riant. Comment ! nous serions assez heureux pour trouver quelque chose qui vous étonnât ?

— Cela m'étonne sans m'étonner, répondit en souriant le docteur, puisque le brick *Ann de Pool*, de Greenspond, fut pris en 1813 dans de véritables champs de glace par le quarante-quatrième degré de latitude nord, et que Dayement, son capitaine, les compta par centaines !

— Bon ! fit Shandon, vous avez encore à nous en apprendre là-dessus !

— Oh ! peu de chose, répondit modestement l'aimable Clawbonny, si ce n'est que l'on a trouvé des glaces sous des latitudes encore plus basses.

— Cela, vous ne me l'apprenez pas, mon cher docteur ; car, étant mousse à bord du sloop de guerre le *Fly*. . .

— En 1818, continua le docteur, à la fin de mars, comme qui dirait avril, vous avez passé entre deux grandes îles de glaces flottantes, par le quarante-deuxième degré de latitude.

— Ah ! c'est trop fort ! s'écria Shandon.

— Mais c'est vrai ; je n'ai donc pas lieu de m'étonner, puisque nous sommes deux degrés plus au nord, de rencontrer une montagne flottante par le travers du *Forward*.

— Vous êtes un puits, docteur, répondit le commandant, et avec vous il n'y a qu'à tirer le seau.

— Bon ! je tirai plus vite que vous ne pensez ; et maintenant, si nous pouvons observer de près ce curieux phénomène, Shandon, je serai le plus heureux des docteurs.

— Justement. Johnson, fit Shandon en appelant son maître d'équipage, la bris ; il me semble, à une tendance à fraîchir.

— Oui, commandant, répondit Johnson ; nous gagnons peu, et les courants du détroit de Davis vont bientôt se faire sentir.

— Vous avez raison, Johnson, et si nous voulons être le 20 avril en vue du cap Farewell, il faut marcher à la vapeur, ou bien nous serons jetés sur les côtes de Labrador. M. Wall, veuillez donner l'ordre d'allumer les fourneaux."

Les ordres du commandant furent exécutés ; une heure après, la vapeur avait acquis une pression suffisante ; les voiles furent serrées, et l'hélice, tordant les flots sous ses branches, poussa violemment le *Forward* contre le vent du nord-ouest. (A continuer.)

(1) Il s'agit du thermomètre de Fahrenheit.

NEUF JOURS CHEZ UN TRAPPEUR

III

AU LAC DES NEIGES

(Suite.)

Mercredi, 16 mars.—Vent du nord-ouest pur sang ; je n'ai jamais vu un vent si franc du collier : il soulève la neige par tourbillons sous ses sabots, au point de nous aveugler, pliant les arbres comme de l'herbe dans sa course, et menaçant à chaque instant de nous éclabousser de rochers et de montagnes. Rien de mieux à faire que de se tenir cois et songer dans notre gîte. C'est presque un tour de force que d'aller quérir la provision de bois que requiert le poêle. Paul s'étend pour dormir sur notre édreton de conifère Panet, fume, je me roule dans mon capot de loup-cervier afin d'apaiser mes rhumatismes, et le père Sioui entame une histoire de chasse, fortement épicée d'exagérations.

Les chances ont été peu favorables durant les quatre derniers jours. En certains endroits, la neige a envahi les trappes ; ailleurs, elles ont été *dépâtées* par les chiens ; autour du lac, les enfants n'ont relevé que deux visons-putois dont les émanations nous écoeurèrent encore plus que les sourdes échappées des chiens.

“Le *Putorius-vison* de Linné est le représentant du putois dans l'Amérique Septentrionale ; il donne une fourrure supérieure à celle des putois d'Europe, et ce que l'on appelle le putois du Poitou n'est que du putois, ordinaire. Le vison est moins foncé que le putois, et il n'a pas de blanc à la lèvre supérieure.” Une belle fourrure de vison vaut aujourd'hui trois dollars sur le marché de Québec.

“Vous avez vu Joseph ce matin ? nous dit le père Sioui en clignant de l'œil, après avoir retiré de ses lèvres un *bougon* de pipe qui lui décharge sa fumée dans les narines.

—Eh oui ! mais où est-il allé ? Il y a plus d'une demi-heure qu'il nous a quittés.

—Il est allé lever ses pièges.

—Par un temps pareil !

—Oh ! il n'y avait rien qui pût le retenir ; il a fait un bon rêve ; je crois qu'il a rêvé de sa blonde, et c'est un rêve de chance. Il était tout souriant ce matin ; Georges, qui s'en est aperçu, est aussi parti de son côté. Je serais bien surpris s'ils revenaient les mains vides.

—Mais, père Sioui, un homme sérieux comme vous l'êtes, avec de l'instruction, vous ajoutez foi aux rêves ?

—Je voudrais en vain m'en défendre, mes amis ; car chaque fois que l'un de nous rêve de femmes, d'enfants ou de viande fraîche, nous faisons toujours chasse, c'est inmanquable. Aujourd'hui, c'est Adélaïde, la blonde de Jos..., une bonne et brave enfant, qui a dû prier pour nous, et je ne doute pas de l'effet de ses prières. Le temps ne s'est pas bien comporté, nos trappes ne sont pas en bon ordre, et cependant, j'ai confiance. Attendez, et vous verrez.”

En attendant, pour tuer le temps, chacun de nous questionna le père Sioui sur les ressources et les secrets du désert, sur les chasses merveilleuses qu'il a dû faire dans le cours de sa longue carrière. Sa mémoire est farcie de souvenirs d'exploits cynégétiques, assez vifs et intéressants sur ses lèvres, mais que ma plume alourdirait : je passe outre. Une histoire en attire une autre, et Paul trouve l'à-propos de nous faire un tableau pittoresque de Castorville, la résidence de l'hon. Louis Panet, au-dessus de l'aqueduc, à Lorette, en y plaçant une scène humoristique du meilleur genre.

Il est peu de résidences d'été, autour de Québec, qui soit plus agréablement située que Castorville. Pour ma part, j'avoue qu'aucune ne m'offre autant d'attraits. L'amabilité, l'affabilité, l'exquise délicatesse du propriétaire et de sa fille, Madame Larue, y ajoutent encore aux charmes de la nature. Lorsqu'un ami me vient de loin, je ne manque pas de l'y conduire, et il en revient toujours enchanté. M. L. O. David, avec qui j'ai fait une excursion sur la rivière Saint-Charles, jusqu'au lac du même nom, il y a environ deux ans, ne tarissait pas d'admiration sur la beauté du site de cette solitude.

C'est un philosophe, un penseur aimable qui l'a choisie entre mille. Il y a assis une maison assez vaste, dont les murs, blanchis à la chaux, tranchent nettement sur le fond sombre des sapins qui l'entourent de toutes parts. Sur la propriété, d'une superficie de plus de cent acres, une main habile a ouvert une foule de petits sentiers qui se croisent, s'entrecroisent, se mêlent, de manière à former un labyrinthe où les plus habiles courent risque de se perdre. Toujours bien entretenus, ces sentiers présentent une promenade facile, qu'on interrompt de temps à autre pour se reposer sous des ombrages heureusement ménagés, ou pour admirer un châlet, un kiosque, une cabane à *rots*, que sais-je encore ? le tout distribué avec science, pour créer des surprises du meilleur goût. Madame Larue excelle dans ce genre d'embellissements, qui requièrent un talent et une âme d'artiste.

Devant l'habitation, la rivière s'élargit en un bassin aux eaux profondes, entouré d'une épaisse bordure de sapins : un ruisseau, la petite rivière Jaune, s'y décharge sur la droite. Ce bassin, parfaitement abrité contre tous les vents, nourrit des truites d'une assez belle grosseur. Sur ses eaux se bercent trois embarcations, une chaloupe élégante et deux canots. L'un des canots a été baptisé par M. Picard, du nom de *Tsolivi*. Tout au bord du bassin, trois canons de petit calibre, montés sur leurs affûts, tendent leur col allongé au-dessus des eaux, où s'ébattent, insouciantes, des troupes d'oies et de canards.

Lorsque M. Panet posa le bouquet (1) sur sa maison, les sauvages de Lorette, leur chef *Tahourenché* en tête, s'y rendirent en habit de fête et avec leurs fusils, pour saluer ce digne voisin. Ils furent reçus princièrement. Le chef, s'avançant vers l'heureux propriétaire, lui présenta une peau de castor, montée sur carcasse de laiton, qui remettait l'animal en sa forme naturelle. L'intérieur avait été soigneusement et richement étoffé, pour servir de boîte ou d'écrin.

“Monsieur, dit le chef, vos amis les Indiens de la Jeune-Lorette, reconnaissants des services que vous leur avez rendus, apprenant que vous aviez donné à votre établissement le nom de *Castorville*, vous apportent ce *Castor vide*, comme souvenir de leur amitié et de leur respect.”

Or donc, un soir d'un beau jour d'été, le vénérable solitaire, assis sur son peron avec quelques amis, admirait le spectacle toujours nouveau, toujours varié du soleil couchant. Une partie de la surface du bassin était en pleine lumière, l'autre partie réfléchissait dans le calme de ses eaux, en les renversant, les arbres de la rive, avec les nuages et le ciel bleu creusés en abîmes insondables. Quelques oiseaux s'appelaient de branche en branche, probablement pour s'inviter à gagner leur nid. Dans les herbes écartées doucement, on entendait de petits clapotements : c'étaient des rats-musqués en quête de leur souper. Des truites or et pourpre s'élançaient de l'eau comme un trait pour happer des mouches imprudentes ; les canards barbotaient, et les oies faisaient entendre au loin leurs trompettes éclatantes. Le plus beau d'entre ces derniers, un jars d'une encolure et d'une blancheur de cygne, le favori de M. Panet, trompettait plus fort et plus haut que les autres, en tirant du col et battant l'onde à grande volée.

“Admirable oiseau !” s'écrie alors M. Panet enthousiasmé, il chante à sa manière les louanges du Seigneur.”

A mesure que le soleil baisse, le plateau de Castorville remonte dans l'ombre, les chants, les voix de la nature font silence ; on rentre à la maison.

Le lendemain, dès l'aube, M. Panet, en se rendant à la grève, trouva son jars favori la tête dans l'eau, les ailes étendues, pris au piège et noyé, à l'endroit même où il l'avait cru chantant, la veille, les louanges du Seigneur. Hélas ! ce chant était le chant de mort, le chant du cygne du beau volatile, l'ornement du bassin.

Jugez de la douleur du solitaire. Il est là, debout, contemplant l'oiseau sans vie,

(1) On pose le bouquet sur une maison lorsque la charpente en est terminée.

lorsqu'un chasseur indien, le père Tintin, arrive en canot près de lui, pour lever son piège.

“C'est à vous, ce piège-là, Tintin ? demande M. Panet d'une voix emue.

—Oui, monsieur, répond Tintin tout ahuri.

—Eh bien ! prends-le ton piège, et si jamais tu te montres par ici, la cloche de l'église t'appellera pour la dernière fois : “Tintin ! Tintin !” et tu ne pourras pas répondre.”

Inutile d'ajouter que Tintin se le tint pour dit, et ne reparut plus dans ces pages.

“C'est bien dommage, disait le chasseur, c'était un fameux nid de rats-musqués !”

A. N. MONTPETIT.

(A continuer)

LES CANADIENS DE L'OUEST

JOSEPH ROLETTE

XI

La Prairie-du-Chien commença d'être agitée au début du siècle par un élément fort turbulent, inconnu jusque là dans cette paisible région, les élections politiques.

Le congrès américain ayant conféré, en 1819, au Michigan le droit d'élire un délégué à la Chambre des représentants, l'élection donna lieu à un branle-bas inusité dans la jeune bourgade. Comme les Canadiens étaient nombreux, une nuée d'agents d'élection essayèrent de capter leurs votes de toutes manières. M. William Woodbridge sortit victorieux de l'urne électorale, et alla siéger au Congrès comme le premier délégué du territoire du Michigan, qui comprenait alors la vaste région du Wisconsin.

L'élection étant annuelle, M. Woodbridge fut remplacé, à l'expiration de son mandat, par M. Solomon Sibley, qui fut élu successivement pendant les années 1820, 1821 et 1822.

En 1823, le Révd. M. Gabriel Richard, grand-vicaire de l'évêque de Cincinnati pour le Michigan, brigua les suffrages des électeurs, avec M. John Biddle pour opposant. C'était la première fois, aux Etats-Unis, que l'on voyait un prêtre se lancer ainsi dans l'arène politique, et sa candidature fit une sensation facile à comprendre en dehors même du Michigan.

M. C. Moreau fait connaître, dans son excellent ouvrage : *Les Prêtres français émigrés aux Etats-Unis*, les circonstances extraordinaires qui déterminèrent le Révd. M. Richard à solliciter cette charge importante : elles lui furent racontées par Mgr. Fitz-Patrick, alors évêque de Boston (1853) : “M. Richard ayant été obligé de recourir au crédit pour achever la construction de l'église Sainte-Anne, au Détroit, les entrepreneurs prirent jugement contre lui à l'échéance des paiements qu'il ne put solder à temps. Nous n'osons pas affirmer qu'ils l'avaient exécuté ; cependant, nous le croyons. Toujours est-il qu'il y avait une sentence de contrainte par corps, et que si l'abbé Richard n'avait pas perdu sa liberté, il était au moins très-menacé de la perdre ; un mot de ses créanciers aurait suffi pour le faire jeter en prison. Dans cette extrémité, ses amis lui conseillèrent de se faire nommer député au Congrès. “D'abord, lui disaient-ils, vous serez libre ; car aux termes de la constitution, la personne des représentants est inviolable pendant toute la durée de leurs fonctions ; vous n'aurez donc plus à craindre d'être retenu prisonnier ; puis, avec l'indemnité qui vous sera allouée pour votre voyage, avec le traitement affecté à votre titre, vous acquitterez les dernières charges de votre église.” Ils promettaient d'ailleurs un succès facile, l'élection dépendant absolument des Canadiens, qui ne refuseraient pas de voter pour un candidat français, catholique et prêtre ; en tous cas, la situation du pauvre missionnaire ne pouvait être empirée par un échec. L'abbé Richard consentit ; il fut nommé.”

Le député-missionnaire prit son siège dans la Chambre des représentants, le 8 décembre 1823. Son élection fut contes-

tée, sous le prétexte qu'il n'était pas citoyen américain ; mais le comité chargé d'examiner la question ratifia par son rapport, en date du 13 janvier 1824, le choix des électeurs.

“Peu de mois, dit encore M. Moreau, nous dirions volontiers peu de jours, suffirent à M. Richard pour obtenir le respect, l'estime, l'amitié même des plus célèbres membres du Congrès. Nous en avons un remarquable témoignage. L'abbé Richard parlait anglais, mais non sans difficulté, car il avait toujours résidé au milieu de populations d'origine française, sur les rives du Mississipi et dans le Michigan. Son auditoire de Washington avait peine à l'entendre ; et quelquefois, sa pensée, sous la forme correcte qui l'enveloppait, échappait à l'attention la plus soutenue ; mais l'illustre Henri Clay venait à son secours. Il avait soin de se placer tout près de l'orateur ; il l'écoutait avec une affectueuse sollicitude, et quand le discours de M. Richard était terminé, il en reprenait un à un les arguments et le traduisait en meilleur langage.... M. Richard était de tous les comités où se traitaient les affaires du Michigan, et il profita très-habilement des bonnes dispositions qu'on lui témoignait pour faire entreprendre dans ce territoire de grands travaux d'utilité publique. Il obtint du gouvernement fédéral des secours pour ouvrir des routes, construire des ponts et des quais, défricher des terres, dessécher des marais, en un mot pour imprimer une impulsion vigoureuse à l'agriculture et au commerce. Il avait entrevu, à travers les ténèbres qui les couvraient encore, les destinées auxquelles ce territoire était appelé.”

Furieux d'avoir échoué dans leur contestation, les ennemis de l'abbé Richard lui firent une opposition très-vive, lorsqu'il se présenta de nouveau au tribunal des électeurs, au printemps de 1824.

La Prairie-du-Chien fut, cette fois encore, le théâtre d'une lutte animée. Rolette, s'étant fait naturaliser citoyen américain l'année précédente à Mackinaw, soutint vaillamment la candidature de M. Richard ; mais le juge Lockwood assure qu'il réussit, en dépit de son influence, à faire voter bon nombre de Canadiens dans le sens contraire. Nos compatriotes en général appuyèrent pourtant M. Richard, qui fut élu pour la seconde fois au Congrès.

M. Richard perdit malheureusement sa troisième élection par la négligence des Canadiens, trop confiants dans leur force apparente. “Cinq voix de plus, écrivait le Révd. M. Dejean, missionnaire, ont fait élire un autre candidat, M. Austin E. Wing. C'est vraiment une perte pour la religion, parce que M. Richard, en allant au Congrès, aurait pu satisfaire plusieurs cathés qui l'accablent, et terminer ainsi sa cathédrale du Détroit.”

Le juge Lockwood raconte, au sujet de l'élection de 1824, une anecdote qui montre l'esprit absolu de Rolette.

Un Canadien du nom de Barette, las des obsessions des amis des deux candidats, ayant résolu de ne favoriser personne par son vote, Rolette se considéra insulté par son absence, et d'une nature un peu vindicative, il lui chercha noise à la première occasion.

Il y avait alors une loi imposant une amende de dix piastres sur les citoyens qui laissaient errer leurs chevaux dans les rues “volontairement ou négligemment.” Or, Rolette en saisit deux un jour, dont l'un appartenait à l'électeur récalcitrant. Il fait émettre avec empressement un mandat d'amener contre Barette, et le jour du procès, un nommé Perkins, dont il a déjà été question, voyant que Rolette n'agissait que sous l'effet de la vengeance, prend le prévenu sous sa protection et demande qu'un jury soit chargé de décider le cas. Après avoir exposé les faits, il fait un appel si chaleureux en faveur de son client, qu'il obtient d'emblée un verdict d'acquiescement. Bien plus, Barette intente une action en dommages-intérêts devant le juge de paix Nicolas Boivin, qui lui accorde une indemnité de cinq piastres, en outre des frais.

Rolette fut profondément blessé de l'issue de cette affaire, qui, toute insignifiante, tendait à diminuer son prestige, et il reconnut, à ses dépens, que la vengeance est mauvaise conseillère, et fait commettre plus d'un acte que l'on regrette par la suite.

JOSEPH TASSÉ.

(A continuer)

LETTRES PARISIENNES

III

SOUS LES COMBLES

Ces trois mots qui vous font rêver souris, pucerons, termites et autres rongeurs, me rappellent à moi une tout autre engeance.

C'est que mes combles ne sont point des greniers, et qu'ils sont habités par des domestiques.

Les miens, ceux du conseiller d'Etat qui loge au premier, ceux du colonel qui occupe le second, ceux du rentier qui se partage le troisième avec un avocat, ceux de mes voisins du quatrième et du cinquième, tous ont là leurs quartiers particuliers, dont ils ne font que trop souvent, hélas ! un quartier général ; car, chaque maison, nos Vitruves parisiens l'ayant voulu ainsi, est couronnée invariablement par les *chambres de domestiques*.

Faut-il l'avouer ? je ne m'en trouve pas mieux logé pour cela ; et je n'ai pas songé une seule fois à me féliciter de n'avoir au-dessus de moi ni rondes de rats, ni toiles d'araignées.

Il est vrai : un plâtre immaculé s'étend jusque sur les lattes et les soliveaux de la maison, et il y a là, en guise de galetas, toute une série de jolies chambrettes. Propres, closes, aérées, quoiqu'un peu chiches de hauteur, elles s'alignent sur un couloir, comme des cellules de religieux, et, le jour du moins, elles paraissent en avoir le recueillement et en garder le silence austère.

Mais comme les échos se dédommagent pendant la nuit, et, la dernière heure du service sonnée, quel bruit de conversations là-haut ! quels ébats, quelle foire !

Pour s'en faire idée, il faut savoir que tous nos domestiques sont là ; qu'ils y sont beaucoup plus chez eux que chez nous ; qu'ils s'y rencontrent avec les mêmes intérêts et les mêmes griefs (naturellement et diamétralement opposés aux nôtres) ; et que s'il y a aujourd'hui dans l'existence de l'un d'eux quelque chose d'un peu particulier et d'un peu inédit, celui-ci n'a rien de plus pressé que de le faire partager aux autres.

Et si encore ils ne partageaient que cela ! Mais les reliefs de votre dîner souvent y paraissent en même temps que les événements du jour. Le tribut prélevé sur votre cave et votre dessert : les débris, parfois les prémices de votre dernier repas officiel, tout cela est joyeusement exhibé, fraternellement étalé ; et entre Aglaé la camériste, Adrien le valet de pied, Emile le cocher, et Martine la cuisinière, c'est, jusque fort avant dans la nuit, un échange de bons procédés et de bons morceaux aux dépens des maîtres.

Or, vous n'avez, sachez-le, absolument rien à voir là-dedans. Le lieu, les us et les coutumes de ces casernes sont hors de votre police. Vos gens y jouissent britanniquement de l'*habeas corpus*. Ils s'y donnent des soirées, des bals, des lunch, des causeries. Les jeux et les ris y prennent carrière autant et plus que dans vos salons ; et attifées dans les fichus de soie qu'elles vous ont volés, mesdames, ou dans les rubans qu'elles se sont acquis de leurs petites fraudes avec le fournisseur, Augustine et Perpétue, vos femmes de chambre, peuvent reprendre le mot des tricoteuses se pavanant dans les voitures de la cour, et dire avec la même dignité : "C'est nous qui *sons* les princesses !"

Si d'aventure il y a chez vous alarme de nuit : que votre enfant se trouve mal, ou

que votre malade soit pris d'une crise, il vous faut grimper, à demi-vêtu, l'escalier tournant qui accède à ces hauteurs, et, dans la cohue qui bruit, chante, joue, coquette et ricane autour de vous, vous avez toutes les peines du monde à retrouver votre cuisinière.

Vous la trouvez en train de vous discuter avec sa voisine et son voisin, et de se poser en victime de votre tyrannie. Manger du même rôt que vous, boire le même vin, avoir un bon lit, avec oreiller, sommier et matelats, sans compter les étrennes, les pourboires et autres menues épices, voilà ce qu'elle appelle une servitude.

Il ne manquera pas de philosophes à ce perchoir pour lui donner raison. Car on y chante sur tous les tons les vieilles rengaines révolutionnaires sur l'égalité, et l'on y entend mille variantes du mot de Frontin : à savoir que sans les maîtres, il serait bien agréable d'être domestique.

De là les exigences toujours croissantes et les prétentions toujours plus invraisemblables de ceux qui nous servent.

Un maître vient de gagner un serviteur : "Monsieur saura que je ne cire pas, observe celui-ci avec dignité ; j'aime mieux l'en prévenir tout de suite.

—Très-bien, dit le maître. En ce cas, vous aurez la bonté de joindre chaque soir vos bottes à mes souliers. Je les cirerai ensemble."

Ces doctrines socialistes se fortifient des exemples que Mathurin, votre valet de chambre, rapporte chaque soir de chez vous. Si, cessant de veiller sur vos paroles, vous avez peu ménagé vos supérieurs ; si, à table, vous vous êtes échappé à quelque incartade contre les grands, la cour, les millionnaires, les dépositaires de l'autorité, les combles tout entiers feront écho à ces récriminations imprudentes, qui, dans la bouche de vos domestiques, n'auront pas de peine à se retourner contre vous.

Devant les serviteurs comme devant les enfants, on peut parfois oublier ce qu'il faut dire : mais il n'est jamais permis d'oublier ce qu'il faut taire.

Il me souvient d'un repas de table d'hôte où une trentaine de voyageurs, tous étrangers les uns des autres, s'étaient assis. On passait les hors-d'œuvre.

Un monsieur prend le ravier dans lequel se trouvaient les radis, et, sans hésiter, les verse tous dans son assiette.

"Mais, je les aime aussi, lui dit son voisin.

—Pas tant que moi !" réplique l'autre. Et il continue à se gaver de radis à l'ébahissement de l'assistance.

"Pas tant que moi !" Encore un peu de temps, et nos domestiques invoqueront contre nous cette aimable jurisprudence.

Alors, la vie sociale ne sera plus qu'un repas, où de grossiers convives se disputent les mets au lieu de se les offrir. Alors, vos cuisinières ne se contenteront pas d'*écarter le bourgeois*, comme elles disent, par de petites conventions avec la fournisseurse du coin, de cuisiner à leur goût toujours, au vôtre quelquefois, de faire le gros des œuvres serviles (j'entends ce que leur complexion délicate leur permet d'icelles) ; elles ne se contenteront pas de dénouer leur tablier au jour de grand repas, en vous décochant l'immortel "*si madame n'est pas contente*" ; elles prendront les yeux fermés dans ce bien que le maître a gagné et que légitimement il possède ; elles mordront à pleines dents aux douceurs et aux fruits qu'il aime, en disant : "Il les aime, soit ; mais au fond, pas tant que moi !"

Ce qu'il se fait de théories anti-sociales dans les combles est vraiment inouï. Nos ingénieurs auraient bien dû y penser, avant de bâtir Paris dans de pareilles conditions architectoniques. L'expérience a démontré aux moins clairvoyants que c'est là, dans ces cités aériennes, où tant d'inté-

rêts subalternes et tant de passions sont mis en contact, que naît le dégoût du salariat, dégoût à peu près universel aujourd'hui et qui tient du mal endémique.

Il n'y a pas à s'endormir sur cette contagion. Car il y a pour nous, comme on l'a dit, de loger ou de ne pas loger sous notre toit (et comment ne l'y pas loger ?) la pire espèce d'envie ; celle qui approche le plus de nos personnes et qui a les mains à notre bien.

Autrefois, le travailleur salarié était résigné, patient et humble. Il savait attendre son heure de repos : il avait le courage de l'épargne. Aujourd'hui, il est pressé de jouir. Il croit que les fortunes poussent de terre en une nuit, comme des champignons, et ne songe plus au labeur persévérant qui, sou par sou, les élève.

"Pourquoi, disait Calino, fait-on de grandes démonstrations pour la mort des amiraux, et n'en fait-on aucune pour leur naissance ?" Le serviteur actuel n'est pas loin de raisonner de la même façon. Il supprime les grades et les intermédiaires, ne comprend plus que l'on va du petit au grand, de l'effort au succès, et que la fortune, comme le bâton d'amiral, ne peut être que le légitime couronnement de toute une vie de dévouement, de labeur et de sacrifice.

En principe, dit-il, monsieur est aussi bon que moi pour ce qui est de cirer son parquet et ses souliers, de monter le bois, et vin, l'huile, de panser les chevaux et de dresser le couvert. En fait, cela n'est pas, je le sais bien ; mais cela devrait être, et cela sera.

Ne m'a-t-on pas déjà mis sur la voie de ces revendications légitimes, nécessaires, inévitables ? Ne m'a-t-on pas donné le suffrage politique ?

Ainsi, mon vote vaut tout autant que celui de mon maître. Je représente, tout autant que lui, le peuple souverain : tout autant que lui, nous avons qualité, mes confrères et moi, pour déléguer à qui bon nous semble le gouvernement de la chose publique.

Et comme nous sommes les plus nombreux en définitive, nous le lui ferons bien voir.

Encore un peu de temps, et les combles descendront aux salons, et les salons (s'ils le peuvent) grimperont aux combles. Nous nous sommes asservis par nécessité et transitoirement, soit : nous nous sommes abaissés, nous nous sommes attachés, certainement ; mais cela pour un temps, et à la manière dont quelques femmes s'attachent à leurs époux : celles dont on dit qu'elles épousent leurs maris, bien plus qu'elles n'en sont épousées.

Ces soirs et d'autres qui, des nuits entières, se tiennent sur les hauts planchers, où, de par nos architectes, les souris n'ont plus permission de courir, m'ont fait, je l'avoue, prendre les combles en horreur ; et dans mes meilleures nuits, je rêve que les rats y ravagent d'immenses tas de blé et que les araignées y suspendent partout leurs hamacs grisâtres.

Plût au ciel et à nos propriétaires qu'il en fût ainsi. Le dommage serait moins grand assurément, les locataires plus heureux, la société moins malade. Car dès lors que le tiers des Parisiens tiennent ainsi des sabbats où ils se proposent de vivre sans maîtres, croyez bien qu'ils ne tarderont pas à vivre sans lois.

Quelle exagération ! dit ici le propriétaire doucereux, et aussi, peut-être, quelle injustice ! C'est pour vous, cher locataire, que tout a été fait : le salon, la cuisine, les chambres, les combles... surtout les combles... Ces derniers sont pour vous le mur de la vie privée : ils éloignent les domestiques importuns : ils favorisent l'intimité, les épanchements, la vie de famille. S'ils font le diable là-haut, que nous importe en définitive ? D'ailleurs, il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

Impossible de mieux dire assurément ;

et cela me rappelle la morale que l'on faisait à Bébé :

"Vois-tu, lui disait sa mère, il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

—Pourquoi, maman, ne pas plutôt empêcher ce qu'on ne peut souffrir ?"

T. B. DE LA GUIERCHE.

Paris, 20 juin 1876.

LA PAROLE DE JEAN

"Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres."

Douze pauvres pêcheurs s'assemblèrent un jour sur le sommet d'une colline qui dominait Jérusalem. Le soleil venait de se lever. La tête nue dans le ciel, et le front dans la lumière du jour naissant, les apôtres du Christ se donèrent le baiser de paix. Puis, étendant vers l'horizon leurs bras encore chauds de l'étreinte fraternelle, ils semblèrent embrasser le monde et presser l'humanité sur leur poitrine où brûlait un feu nouveau.

Leur devise était : "Aimez-vous les uns les autres, comme le Christ vous a aimés." Par ce cri de l'âme ils conquièrent leurs vainqueurs, prouvant à tous que le monde n'appartient pas aux violents, mais à ceux qui savent croire et mourir, parce qu'ils savent aimer.

Depuis ce jour, le cœur des croyants s'est beaucoup refroidi, et, si les frères sont plus nombreux, ils sont aussi plus tièdes.

Malgré la merveilleuse transformation opérée dans les mœurs et les institutions par la parole et le sang du Rédempteur, le règne de l'égoïsme n'est pas détruit. Le monde souffre et l'humanité gémit, parce qu'il fait froid. L'homme s'aime trop, et les hommes ne s'aiment pas assez.

Sans parler de ceux qui sacrifient tout à leur haine ou à leur intérêt propre, combien qui se contentent d'être à peu près justes, sans se soucier d'être charitables ! Et parmi ceux qui déploient un zèle tapageur au profit de l'humanité, combien peu savent aimer leurs frères avec chaleur et se sentent disposés, pour eux, au moindre sacrifice !

L'ardeur des plus généreux se dépense dans les controverses les plus irritantes, où l'on pêche rarement par excès de bienveillance et de bonne foi. L'esprit d'association, qui devrait nous unir, parfois nous divise, en dégénérant en esprit de coterie ; les petites ambitions nous font oublier les grands buts.

L'homme est resté pour l'homme un ennemi plutôt qu'un frère. Nous manquons, les uns à l'égard des autres, d'onction, de tendresse, de bonté ; et parmi les plus fervents, il en est beaucoup qui semblent répudier le véritable esprit du Sauveur, qui est tout amour, pour lui substituer le formalisme étroit, souvent haineux, d'une dévotion purement égoïste.

Ceux-ci se figurent que la prière sans élan et la charité sans amour ont du prix auprès de Dieu. La peur de l'enfer, la combinaison des moyens les plus sûrs pour gagner le ciel, les mathématiques appliquées aux mouvements de l'âme, voilà ce qui constitue leur piété. Ils professent les opinions les plus sûres, et n'oublient aucun des rites qui peuvent leur procurer le doux sentiment "d'être en règle." Mais ne leur demandez ni l'émotion tendre d'un cœur humblement pénétré des bienfaits de Dieu, ni la bonté expansive, ni les nobles élans d'une charité sans calcul.

La tristesse provoquée par ce spectacle à enfanté ce travail, qui sera comme un appel pressant à mes compagnons d'exil. Je le leur envoie comme un ami chargé de leur dire doucement à l'oreille : Frères, voulez-vous que la terre vous donne un avant-goût du ciel, et qu'une mort soit pour vous le couronnement d'une belle vie : aimez Dieu avec ardeur, et l'homme avec tendresse. Tout est là, "la loi et les prophètes," la sainteté et le bonheur.

Va donc, pauvre petit, comme un modeste mendiant, frapper à la porte des cœurs. Va t'asseoir à tous les foyers où il y a des rires et des larmes, et à ceux qui te diront : Que veux-tu ? répond avec un doux sourire, sans te fâcher jamais : Je viens, pour l'amour de Dieu, vous demander de consentir à être heureux à force d'être bons. Si tu es bien accueilli, malgré ta franchise, peut-être à cause d'elle, je pourrai dire à notre Père céleste, dans la joie d'un cœur tout rempli de gratitude : "Seigneur, laissez aller en paix votre serviteur ;" car il est doux de mourir après une bonne action.

I.

LA LOI D'AMOUR

Un docteur de la loi, voulant éprouver Jésus et s'assurer s'il était vraiment rempli de cette science qu'on admirait en lui, s'approcha et lui adressa cette question : "Maître, dans la loi, quel est le grand commandement et le premier de tous les autres ?" Jésus lui répondit : "Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces. C'est là le plus grand commandement ; mais il y en a un second semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. La loi et les prophètes se réduisent à ces deux préceptes."

La parole du divin Maître est formelle, et c'est en vain qu'on se croit son disciple, si l'on ne sait aimer ses frères.

L'homme doit aimer l'homme, parce qu'il est l'œuvre, l'image et l'enfant de Dieu. Il doit aimer l'homme, parce qu'il est le frère de Jésus-Christ, le fils de sa douleur, le fruit de son sang,

et l'héritier de ses promesses. L'aimer ainsi, c'est aimer Dieu en lui, et voilà pourquoi la charité qui nous le fait aimer de la sorte est une vertu divine.

L'amour de Dieu pour les hommes est si fort, si délicat, qu'il dit à chacun de nous : Aimez vos frères à cause de moi, et je ne mettrai aucune différence entre l'amour que vous aurez pour eux et celui que vous aurez pour moi-même. Si Dieu nous disait : Aimez-les pour eux-mêmes, nous pourrions trouver ce précepte rigoureux, sous prétexte que les hommes ne sont qu'à aimer. Mais non : il interdit toute excuse à la haine, en nous disant : aimez-les par amour pour moi-même.

Ainsi, ceux-là se trompent qui s'efforcent d'aimer Dieu en n'aimant personne. Celui-là seul est vraiment disciple de Jésus qui sait aimer tout le monde, à force d'aimer Dieu. C'est pour lui surtout que la vie est bonne. Ne pouvant voir son divin Maître, ni rendre service à celui qui possède tout, il lui rend grâce d'avoir placé là, autour de lui, des frères qu'il peut secourir, des sœurs qu'il peut consoler. Il est heureux de vivre en pensant que, si pauvre qu'il soit, il peut toujours donner, à défaut d'or, un peu de son esprit et de son cœur à une créature chère à son Père.

Jésus s'apprête à mourir : que va-t-il dire à ses apôtres, à cette heure d'épanchement ? "Mes petits enfants, je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés : c'est à ce signe qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples." Les premiers chrétiens s'en souvenaient si bien qu'ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme, et que les païens, saisis d'admiration, s'écriaient : "Voyez comme ils s'aiment !"

Chrétiens mes frères, est-ce que le monde qui nous observe pourrait dire de nous ce que les infidèles disaient de nos pères ? Fatigués dans les sentiers du doute, beaucoup de nos contemporains cherchent un signe éclatant qui leur dise : Là est la vérité, parce que là est l'amour. Cette perle de la charité brille-t-elle dans notre conduite, dans nos paroles et dans nos écrits d'un éclat assez vif pour les séduire ? La bonne foi, la loyauté, la bienveillance président-elles toujours à nos discussions, et le respect de l'homme blesse-t-il son empreinte sur tous nos procédés ?

Soyons sincères avec nous-mêmes, et sachons comprendre qu'on sert toujours mal les intérêts de Dieu quand on méconnaît la dignité de l'homme.

De même, dit le grand Apôtre, que dans un seul corps nous avons beaucoup de membres, et que tous les membres n'ont pas la même fonction, ainsi, quoique nous soyons beaucoup, nous ne sommes tous qu'un seul corps en Jésus-Christ, étant tous les membres les uns des autres. Il n'y a plus de Juif ni de Grec, plus d'esclave ni de libre, plus d'homme ni de femme ; vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ. Travaillez avec soin à conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix ; vous ne faites tous qu'un même corps et un même esprit, comme vous avez été tous appelés à la même espérance.

Rendez donc ma joie complète, en vous montrant tous parfaitement unis, n'ayant qu'un même amour, une même âme et les mêmes sentiments.

Cette union merveilleuse des siens dans l'amour avait été le vœu suprême du Sauveur.

"Père saint, conservez dans votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Je prie afin que tous soient un comme vous, Père, êtes en moi, et moi en vous, pour qu'ils aussi soient un en nous, et qu'ainsi le monde croie que vous m'avez envoyé. Et la gloire que vous m'avez donnée, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un. Je suis en eux, et vous en moi, pour qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les aimez, comme vous m'avez aimé."

Par Jésus-Christ qui est un avec Dieu, et qui s'est fait un avec nous, il se forme entre le Père, Jésus-Christ et nous une union merveilleuse dont le mystère se dévoilera dans le ciel, et dont la fraternité des fidèles est la consolante image sur la terre. Nos yeux n'aperçoivent ni Dieu qui est l'âme, ni Jésus-Christ qui en est le lien, mais l'un et l'autre se manifestent par des effets auxquels on reconnaît l'auteur de la loi de charité, comme on reconnaît le Créateur par les merveilles de la création. C'est pour cela que le Sauveur ajoute : "Afin que le monde reconnaisse que vous m'avez envoyé." Le monde, en effet, reconnaît la vérité divine à ce signe, et bien des cœurs qui restent rebelles à la preuve des miracles sont subjugués par les effusions de la charité.

Que les cœurs durs y réfléchissent, sans la charité point de salut. Il suffit, pour mieux s'en convaincre encore, de voir comment le divin Maître a traité les pharisiens. Ceux-ci étaient corrects, minutieux. Ils n'omettaient aucun rite, et payaient exactement la dime de la menthe et du cumin ; mais, répudiant l'esprit qui vivifie, pour s'en tenir à la lettre qui tue, ils étaient orgueilleux, hypocrites, intolérants, et manquaient absolument de bonté.

Or Jésus, si doux pour tous, eut pour eux des jugements sévères et des anathèmes comme ceux-ci :

"Ils lient sur les épaules des hommes des fardeaux pesants et insupportables qu'ils ne veulent pas même remuer du doigt. Ils font toutes leurs œuvres pour être vus des hommes, portent de plus larges phylactères et des franges plus longues. Ils aiment qu'on les salue dans les lieux publics, et que les hommes les appellent maîtres."

"Pour vous, ne veuillez point être appelés maîtres, car vous n'avez qu'un maître, et vous êtes tous frères. Le plus grand, parmi vous, sera votre serviteur. Car quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé. Je vous le dis : si votre justice n'abonde pas plus que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Gardez-vous soigneusement du levain des pharisiens. Laissez-les : ce sont des aveugles et des conducteurs d'aveugles. Or, si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans la fosse."

S'adressant ensuite aux pharisiens, et les regardant en face, il leur dit :

"Vous vous écriez : Pourquoi vos disciples transgressent-ils les traditions des anciens ? Et vous, pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu par votre tradition ? Hypocrites, c'est bien de vous qu'Israël a prophétisé en disant : "Ce peuple m'honore des lèvres, mais "sont cœur est loin de moi, et vain est le "culte qu'ils me rendent, enseignant des doctrines tristes et des ordonnances humaines." Race de vipères, comment, étant mauvais, pourriez-vous dire des choses bonnes ? car la bouche parle de l'abondance du cœur."

"Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux ; vous n'entrez point, et vous ne laissez pas entrer les autres ! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous payez la dime de la menthe, de l'aneth et du cumin, et que vous ne tenez aucun compte des points les plus graves de la loi, la justice, la miséricorde et la foi ! Il fallait faire cela, et ne pas omettre ceci. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez les dehors de la coupe et du plat, tandis qu'au dedans vous êtes pleins de rapines et de souillures ! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous ressemblez à des sépulchres blanchis, qui, au dehors, paraissent beaux, tandis qu'ils sont pleins, au-dedans, d'ossements et de pourritures !"

Le divin Maître fut sanglant pour ces hommes formalistes et méchants, mais, en revanche, il montra une tendresse ineffable pour les petits, les malheureux, même pour les pêcheurs qui savaient aimer et se repentir. Avec quelle mansuétude il traita Zachée le publicain, la frivole Samaritaine, la femme adultère, Madeleine la pécheresse, le bon larron Dimas ! Jésus les aime, malgré leurs fautes, parce qu'ils ne méprisaient personne, et surtout parce qu'ils avaient du cœur. C'est le cœur qui fait les amis de Jésus, parce que c'est lui, bien plus que le génie, qui fait les héros et les saints.

À la grande loi de la vie correspond la sainte et douce loi de l'amour. Ne plus rien aimer, c'est être mort.

Se subordonnant au tout dont il est membre, l'homme doit aimer ses frères comme il s'aime lui-même, vouloir leur bien comme il veut son bien. Il doit les aider, les éclairer, se dévouer au besoin pour eux, et travailler, par une union sans cesse croissante, à consommer l'unité du genre humain, en attendant l'éternelle allégresse de la communion suprême. Quand on songe à ce qu'est l'homme, à la place qu'il occupe dans la création, aux facultés dont il est doué, on ne peut croire que toute cette force, toute cette raison, tout cet amour ne doivent servir qu'à celui qui les possède. Quand Dieu nous appellera, malheur à nous si nous ne pouvons que lui dire : "Je n'ai pas fait de mal." Il faut aussi faire le bien. A quoi bon la pensée et l'amour s'il suffit d'être inutile ? à quoi bon ce cœur qui déborde, si l'égoïsme doit en paralyser les plus nobles élans ! Dieu a mesuré nos devoirs à nos forces, et notre grandeur à nos devoirs. Vivre, ce n'est pas seulement éviter le mal, c'est surtout faire le bien ; vivre, c'est se dépenser, c'est dégager de la lumière et de la chaleur ; c'est rayonner pour la gloire de Dieu et la joie du monde.

Le christianisme est une religion d'amour. L'amour en est le principe, l'amour en est la loi, l'amour en est la fin ; et comme le cœur est tout à la fois l'organe et le symbole de l'amour, il est vrai de dire que le christianisme est la religion du cœur. Son œuvre s'accomplit par un mouvement du cœur de Dieu vers le cœur de l'homme, et du cœur de l'homme vers le cœur de Dieu, par le don mutuel qu'ils se font d'eux-mêmes.

Vertu sublime et suave, la charité, qui embaume le cœur de l'homme, prend sa source dans le cœur de Dieu "qui est amour." Car l'amour de Dieu, et l'amour de l'homme pour Dieu, ne sont qu'un même amour exerçant son activité sur deux objets. Ce sont, dit saint Grégoire, deux branches sorties d'une même tige, deux flammes qui s'élèvent du même foyer. La même charité, qui prête ses ailes à l'homme pour prendre son essor vers Dieu, le ramène sur la terre, pour répandre ses bienfaits sur les créatures, qui sont l'œuvre de ses mains et l'objet de son amour.

"Mes bien-aimés, disait l'apôtre saint Jean, aimons-nous les uns les autres, car la charité est de Dieu. Celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu, car Dieu est amour. Si quelqu'un prétend aimer Dieu sans aimer son frère, c'est un menteur, car, s'il ne sait aimer son frère qu'il voit, comment pourra-t-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? Celui qui n'aime pas reste dans la mort, celui qui hait son frère est un homicide, et il n'a pas la vie éternelle."

L'apôtre St. Paul est plus pressant encore : il nous a laissés sur la charité cette page admirable, la seule de toute la littérature chrétienne qui puisse être comparée aux discours du Sauveur :

"Quand je parlerais les langues des hommes

et des anges, si je n'ai pas l'amour, je suis un airain sonnante, une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, quand je connaîtrais tous les mystères, quand je posséderais toute science, quand j'aurais une foi suffisante pour transporter les montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien. Je transformerais tous mes biens en pain pour les pauvres, je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas l'amour, cela ne me sert de rien. L'amour est patient, il est bienveillant ; l'amour ne connaît ni la jalousie, ni la jactance, ni l'enflure ; il n'est pas inconvenant, il n'est pas égoïste, il ne s'empêche pas ; il ne pense pas à mal, il ne sympathise pas avec l'injustice, il sympathise au contraire avec la vérité. L'amour souffre tout, il croit tout, espère tout et supporte tout. La prophétie pourra disparaître, le don des langues cesser, le don de science devenir sans objet, mais l'amour n'a pas de décadence. La science et la prophétie sont des dons partiels ; or, quand le parfait viendra, le partiel disparaîtra. En somme, il y a trois grandes choses : la foi, l'espérance et l'amour, mais la plus grande des trois est l'amour." V. M.

EN REVENANT DES EAUX

A MON AMI, M. JOSEPH MARMETTE,

Homme de lettres.

I

Je revenais des eaux, l'an dernier, en automne. J'étais un peu souffrant, si ma mémoire est bonne. Vous savez, mon ami, ce que c'est qu'en vapeur : La nausée est en jeu, quand la mer est houleuse ; Le bambin est maussade et la bonne grogneuse ; Si le roulis survient, votre voisine a peur.

II

C'était un soir charmant, comme il fait en septembre. Le soleil déclinait, et la mer était d'ambre. Nous filions lentement aux lueurs du couchant. Nous passions des flots, nous passions des villages. Des marmots s'amusaient à saisir les cordages ; Un monsieur près de moi s'endormait sur un banc.

III

Il faisait sur le pont une chaleur extrême. A rêver limonade et gâteaux à la crème. A ma gauche un enfant feuilletait un roman. Chapeau tyrolien, et simple polonoise. Mon voisin prétendait que c'était une Anglaise. A sa droite, un vieillard lui parlait gravement.

IV

Voyager, selon moi, c'est une fantaisie. On rencontre en vapeur, ce qu'à la comédie On siffle volontiers — des types ennuyeux. Deux gaillards de vingt ans, en habit de collège, Le mouchoir à la main et debout sur leur siège, Saluaient leur clocher qu'ils devaient à des yeux.

V

Un mari mal soigné bâillait en embuscade. La dame de là-bas échangeait une ceinture. Avec monsieur d'ici — gros garçon trop heureux. Je rêvais doucement au fond d'une bergère, Les mains sur ma poitrine, et la tête en arrière, Comme on fait sur la mer quand on est paresseux.

VI

Ajoutez à cela que j'avais la migraine. La fatigue du bal, les bains de la semaine, Me donnaient tout l'aplomb d'un courtier haut classé ; Moins les écus sonnants et les billets de banque. Le mot est bien trouvé, si la chose me manque. Un peu de bon vouloir, et le tout est passé.

VII

Nous longions Cacouma : — l'heure du crépuscule. Le voyage assomant devenait ridicule : Quelqu'un s'était assis deux fois sur mon chapeau. J'en étais à fixer la jolie étrangère, L'enfant aux blonds cheveux qu'on disait d'Angleterre, Qui lisait un roman — dont j'ai parlé plus haut.

VIII

J'ai bien vu, mon ami, des femmes en voyage. Rencontré des yeux noirs, lorgné plus d'un visage ; Je me suis arrêté devant bien des tableaux ; J'aime les yeux profonds qui nous viennent d'Irlande. J'ai rêvé des regards découpés en amande ; Mais jamais je n'ai vu deux yeux bleus aussi beaux.

IX

Ceux-là semblaient dormir sous les cils d'une blonde, Une enfant de quinze ans, la plus belle du monde. Poitrine peut-être ; — un front de chérubin. Un vieillard, je l'ai dit, se tenait auprès d'elle. Le vieillard était laid ; mais l'enfant était belle. L'enfant m'intéressait — ce que vous pensez bien.

X

Le péché, je l'admets, ou plutôt, je l'explique : J'adore un œil battu, voilé, mélancolique, Né sous le ciel de Londres un matin de brouillard. J'aurais tenté, je crois, un moyen inutile, Si le hasard n'eût fait, qu'à souper, entre mille, Je vins m'asseoir à table en face du vieillard.

XI

C'était un pas de fait, moi qui rêvais conquête ; Et pourtant, je restais les yeux sur mon assiette, Honteux comme un enfant qu'on vient de quereller. Dix fois je voulais boire, et mon verre était vide. De distraire que j'étais, je devenais stupide. Le moyen d'en sortir, c'était de lui parler.

XII

Je fis ce que l'on fait entre boire et fromage : Je glissai quelques mots, je parlai du voyage ; L'enfant me répondit qu'il avait été beau. Elle était ma voisine, et nous étions à table, Il était naturel, même fashionable, Que j'eusse un peu d'esprit, ayant été nigaud.

XIII

On me fut sympathique ; et, me faut-il l'admettre, Je fus assez discret, pas trop bavard peut-être, (Galant jusqu'à l'excès en vapeur, c'est permis. Nous causâmes progrès ; le sujet était rare. Le vieillard songea même à m'offrir un cigare. Il était évident que nous étions amis.

XIV

La gâité me gagnait lorsqu'on tira la nappe. L'aventure était drôle, et je riais sous cape. Le hasard ce soir-là se trouvait sous mes pas. Je pouvais m'en servir sans vexer la morale. Il se fallut lever ; nous quittâmes la salle. J'allais me retirer ; on me prit par le bras.

XV

Nous vîmes sur le pont ; le temps changeait de note. Les dames s'en allaient ou mettaient leur capote. Le vent soufflait du nord, et le fleuve était noir. Il fallait plus que nuit ; tout présageait l'orage. Des cris joyeux d'enfants nous venaient du rivage. Tout naturellement nous devions nous asseoir.

XVI

Au salon, on chantait une vieille ballade. On jetait un pourpoint sur les pieds d'un malade. Le vieillard nous quitta ; nous restâmes tous deux. J'insistai sur un point que je devais entendre. Mon nom était connu ; je pouvais le prétendre. La chose m'intriguait, et je fis de mon mieux.

XVII

Son histoire était simple, et je l'appris sans peine. Son père était Anglais, sa mère Américaine. Et tous deux étaient morts dans un pays lointain. Son oncle, le vieillard, l'aimait à la folie. Le monde était son bien, et la mer sa patrie. Si le reste existait, elle n'en savait rien.

XVIII

L'automne et les bonbons lui plaisaient d'ordinaire. Elle avait vu la France, entrevu l'Angleterre. Parcours l'Italie, et passé le Volga. Le pays lui semblait très-habitable en somme. Aux eaux, elle avait fait le désespoir d'un homme. — C'est permis, disait-elle, et le mal n'est pas là."

XIX

Elle adorait les vers ; je lui parlai musique. Un roman la charmait, s'il était sympathique. Si Musset lui plaisait, c'est qu'elle aimait Byron. Elle avait vu Dumas, voilà deux ans, à Vienne. Elle causait français comme une Parisienne. Son pays, l'Amérique, et son fleuve, l'Hudson.

XX

Vous souvient-il encore, mon ami, d'une actrice, Qui l'an dernier, je crois, nous faisait la malice. De charmer tout Québec en lui disant des vers ! Qu'elle voix douce et pure ! elle était sans emphase. Le parler était fou, vous étiez dans l'extase. Je faillis malgré vous applaudir de travers.

XXI

N'est-ce pas qu'elle avait une voix, cette femme ! L'enfant la surpassait ; elle y mettait plus d'âme. Je l'écoutais parler, les yeux sur mon habit. Un de ses mouvements me fit lever la tête. Nous l'avions présagée ; c'était bien la tempête. Les éclairs clignotaient au front noir de la nuit.

XXII

Le capitaine allait marchant sur la dunette. Deux marmots réveillés, craignant pour leur toilette, Regagnaient un salon suivis de leur maman. Le monsieur à l'oeille ouvrait son parapluie. Il tombait sur le pont de légers grains de pluie. Le roulis inclinait le vapeur sur le flanc.

XXIII

Tout ceci se faisait en moins d'une seconde. Je voulais me lever, la nuit était profonde. J'entendis une voix qui me dit : "Restons là !" C'était la voix d'un ange à travers la rafale. J'avais mon paléto ; elle endossa son châle. Nous n'eûmes que le temps de penser à cela.

XXIV

L'ouragan vint sur nous aussi prompt que la foudre. Je rouissais de pluie ; il fallait me résoudre. A rester sur le pont ; nous étions près du mat. Le pilote hésitait ; c'était plus que la brume. Nos fauteuils chancelaient ; le fleuve était d'écume. Il y eut un moment où le vapeur craqua.

XXV

L'aventure après tout pouvait tourner au drame. Mon ami. Nous roulions ballottés par la lame. Elle était près de moi ; le pont était désert. Je me sentais heureux ; je voulais le lui dire. C'était des cris joyeux, de franches éclats de rire. Que nous lancions parfois ; des défis à la mer.

XXVI

Il est de ces instants pleins de calme indicible, Où l'âme se sent forte, où le cœur est paisible. Des instants de repos qu'on ne peut définir. Le flot peut rebondir sur le flot qui s'abîme. L'homme qui s'en ressent, s'il est près de l'abîme, Lui sourit, tend les bras et le nargue à plaisir.

XXVII

Nous restâmes, je crois, une heure, une heure entière, Causant dans la tempête et riant du tonnerre. Le vapeur incliné reprenait son aplomb. L'orient aux éclairs refermait sa fenêtre ; Le ciel se déchirait ; la lune allait paraître. La pluie avait cessé ; nous quittâmes le pont.

XXVIII

Au salon les bambins criaillaient à tap-tête. Le vieil oncle attendait en lisant la gazette. Mon paléto pleurait l'orage de la nuit. Il fallait le quitter et laisser ma bottine. Je ne fus qu'un instant au fond de ma cabine. Je revins au salon ; mais tous deux avaient fui.

XXIX

Ce que je fis alors, on le fait à tout âge : Je courus sur le pont ; je rappellai l'orage ; Je murmurai son nom, je ne sais plus pourquoi. La nuit, je la passai sans fermer ma paupière. Nous étions à Québec quand survint la lumière ; Il me fallut descendre et sortir malgré moi.

XXX

Je revoyais la ville après un mois d'absence. Ce qui m'attendait là, je le savais d'avance. Monsieur Fabre lui-même en était aux extraits. Les amis étaient froids ; je courus à ma ombre. Ce ne fut, je crois bien, qu'à la fin de septembre. Que j'ouvris au soleil un coin de mes volets.

XXXI

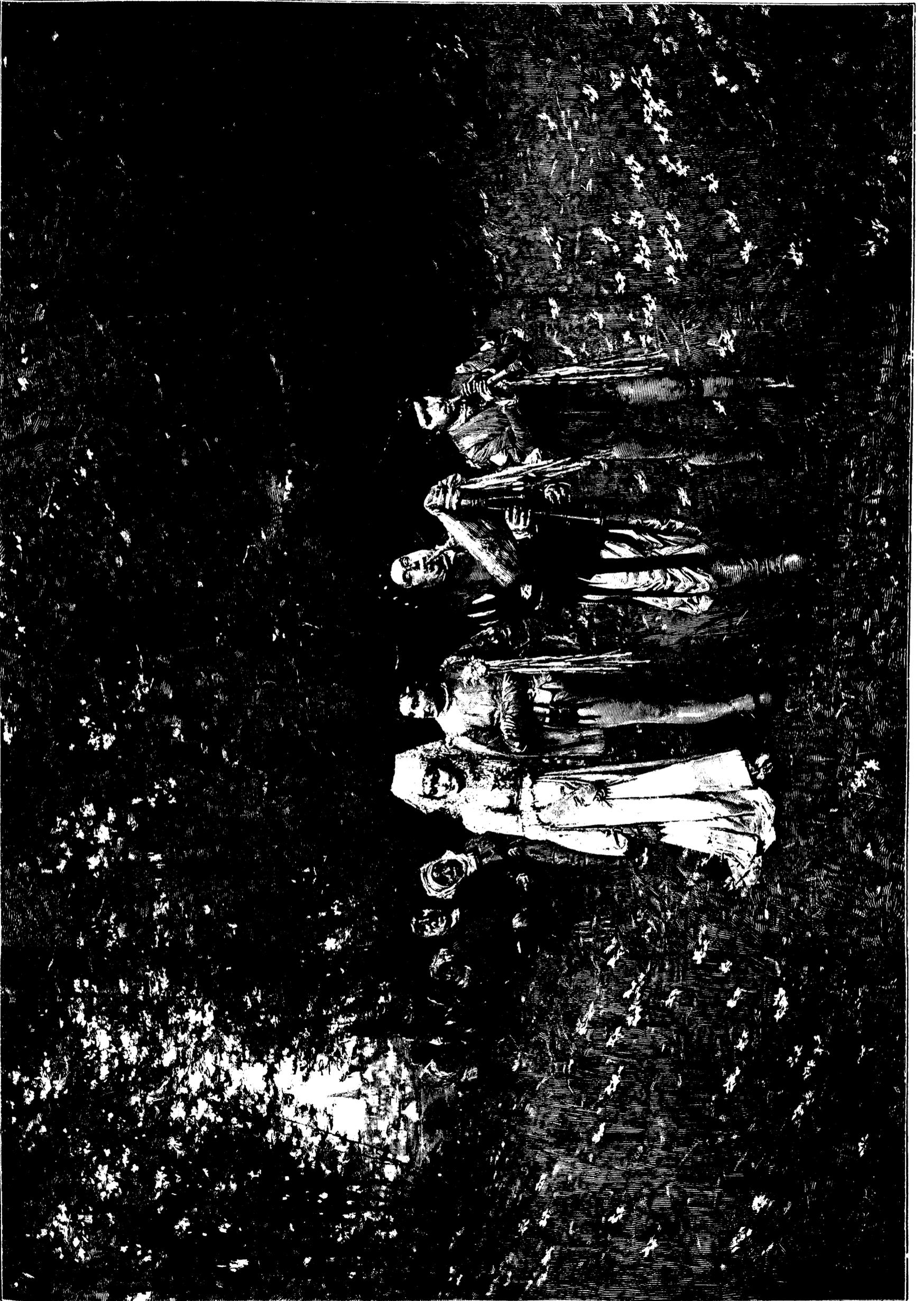
Jamais je n'ai revu, mon ami, l'étranger ! Le mois dernier pourtant, du centre d'un parterre, Un soir qu'on chantait faux, je crus l'apercevoir. Je mis dans son étui le bout de ma lorgnette. Je traversai la salle et quittai l'opérette. Voulant ne pas flatter un rêve sans espoir.

XXXII

EUDORE EVANTUREL.

Mai 1876.

Les belles âmes arrivent difficilement à croquer au mal, à l'ingratitude ; il leur faut de rudes leçons avant de reconnaître l'étendue de la corruption humaine. Puis, quand leur éducation en ce genre est faite, elles s'élèvent à une indulgence qui est le dernier degré du mépris.



UNE NOCE DU MOYEN AGE—TABLEAU DE M. ADRIEN MOREAU

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE VI

LE DRAME DE L'ÎLOT

Després, après s'être recueilli un instant, reprit ainsi sa narration :

« La découverte de la honteuse trahison dont j'étais victime avait réveillé dans mon cœur une foule de passions assoupies jusqu'alors. De sombres idées de vengeance m'agitaient, et c'est sous l'empire d'une de ces colères blanches qui ne raisonnent pas que je pris un parti.

« Je gravis au pas de course le coteau qui conduisait à la maison de mon père ; et, après avoir rendu compte à ce dernier de ma mission, je lui dis qu'une affaire importante m'obligeait à repartir de suite, et le pria de ne pas révéler à personne mon retour nocturne à Saint-Monat.

« Le bon vieillard parut quelque peu étonné de mes allures mystérieuses ; mais je le rassurai en lui disant qu'il s'agissait tout simplement d'un pari à gagner, et je fis mes préparatifs de départ.

« Ce ne fut pas long.

« De l'argent, quelques hardes, des provisions pour deux jours et une paire de revolvers chargés composèrent mon bagage, et je quittai la maison paternelle comme deux heures du matin sonnaient au coucou du salon.

« Une vingtaine de minutes plus tard, j'étais installé dans le fourré le plus épais de l'îlot, ayant eu soin de hâler mon canot à sec et de le dissimuler dans un fourré de broussailles.

« Mon intention, en choisissant cet endroit solitaire pour y passer la journée, était d'abord d'empêcher que Lapière n'eût vent de mon retour, ensuite d'être plus à portée d'observer ses allées et venues.

« Rien d'extraordinaire ne se passa jusqu'au soir.

« Mon ex-ami alla bien, comme d'habitude, chez mon père et chez quelques autres personnes du voisinage, mais son canot ne bougea pas.

« La nuit vint, sombre, silencieuse—une vraie nuit de contrebandier, de bandit. Je distinguais à peine les deux rives du fleuve ; et si quelques maigres rayons d'étoiles n'eussent percé l'obscurité compacte, il m'aurait été bien difficile de constater le départ du coquin.

« Heureusement, mes yeux s'y firent à la longue, et, vers dix heures environ, je pus voir le canot de Lapière se dessiner sur le fleuve comme une ombre légère et glisser rapidement vers l'îlot.

« Arrivé à la pointe sud, au lieu de passer outre, comme je m'y attendais, le canot vint s'y ensabler, et l'homme qui le montait sauta à terre et alla déposer, non loin de là, derrière un rocher, quelque chose qui me parut être un paquet de hardes.

« Avant que je fusse revenu de mon étonnement, le canotier avait rejoint son embarcation et nageait ferme dans la direction de la rive gauche.

« Je lui laissai prendre un peu d'avance, puis, à mon tour, je sautai dans mon canot et m'élançai silencieusement sur ses traces.

« Après une dizaine de minutes de cette chasse nocturne, j'abordais dans ma petite crique de la veille et je me glissais sans bruit jusqu'à mon poste d'observation de la nuit précédente.

« Lapière était déjà rendu près de la maison. Je vis sa silhouette qui s'estompait faiblement sur le mur blanchi à la chaux.

« Tout semblait sommeiller dans la maison. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres. Le monotone tremolo des grenouilles dans les ajoncs du rivage interrompait seul le silence pesant de la nuit.

« Tout à coup, j'entendis crier les gonds d'une porte qui s'ouvrait ; puis des pas légers se firent entendre, et Louise, en costume de voyage, parut auprès de Lapière.

« — Enfin, vous voilà ! fit le coquin.

« — Mon Dieu ! répondit la jeune fille d'une voix navrée, à quelle affreuse démarche m'obligez-vous !

« — Allons, voilà vos terreurs puériles qui vous reprérent.

« — Mes bons parents, les abandonner ! ce pauvre Gustave, le trahir !

« — Mais, ma chère, vous les reverrez, vos parents—car, une fois mariés, nous reviendrons ; quant à cet imbécile de Gustave, vous me feriez plaisir en le laissant là où il est.

« — Il me semble que je fais un rêve terrible et que je ne pourrai jamais me résoudre à vous suivre.

« — En ce cas, éveillez-vous et prenez vite une décision, car je n'ai aucunement l'intention de passer ainsi toutes les nuits à courir sur le fleuve.

« — Si nous attendions encore quelques jours...

« — Pas une heure. C'est assez d'enfantillage comme cela. Suivez-moi cette nuit même, ou retournez à votre premier amoureux... Il n'est pas fier, ce bon enfant-là, et il se fera un honneur de recueillir les débris de ma succession.

« Remarquez en passant, messieurs, comment le brutal Lapière traitait cette jeune fille, qu'il prétendait, aimer et quelle abjecte soumission Louise avait pour lui. Il est certaines femmes qu'il faut tenir ainsi dans une crainte salutaire... La verge leur est douce et les coups de fouet leur semblent des caresses.

« Pauvre et sottie humanité !

« Mais je poursuis... Après quelques secondes, Louise répondit brusquement :

« — Vous le voulez, Joseph ? Eh bien ! que votre destinée s'accomplisse : emmenez-moi.

« Le ravisseur ne se le fit pas dire deux fois. Il saisit la jeune fille dans ses bras et la transporta dans son canot. Puis il poussa au large et disparut sur le fleuve sombre.

« Mais je l'avais prévenu. Aux dernières paroles de Louise, j'avais regagné à pas de loup mon embarcation, et je fuyais comme une flèche vers l'îlot, lorsque les fuyards se détachèrent de la rive.

« En un clin-d'œil, j'avais atteint l'endroit où Lapière, une heure auparavant, avait mis pied à terre. J'étais sûr que le coquin s'y arrêterait encore, et je l'attendais, un revolver dans chaque main, et blotti derrière un rocher.

« J'étais résolu à tout pour empêcher le rapt de se consommer ; et, plutôt que de laisser impunies les basses insultes de Lapière et sa hideuse trahison, j'aurais volontiers déchargé les douze coups de mes revolvers sur son canot, au risque de tuer Louise, s'il eût dépassé la pointe de l'îlot sans s'y arrêter.

« Heureusement pour la jeune fille, il n'en fut rien. Lapière rama dans ma direction et vint atterrir à une dizaine de pas de moi.

« Il était d'humeur charmante, le digne homme, et ce fut d'une voix extrêmement aimable qu'il dit à sa compagne, en la débarquant dans ses bras :

« — Eh bien ! ma chère Louise, que vous en semble ? jusqu'ici notre fuite n'est-elle pas une délicieuse promenade nocturne ?

« — Il fait bien noir... murmura la jeune fille.

« — Hé ! c'est justement la nuit qu'il nous faut : pas un air de vent, pas un rayon de lune—une véritable nuit d'amoureux !

« — Je voudrais bien partager votre opinion ; mais—vous le dirai-je ?—cette obscurité et ce silence me pèsent : il me semble que quelque chose de lugubre plane dans l'air.

« — Encore ?... Je parie que c'est l'ombre courroucée de votre ex-amoureux Després que votre esprit y voit.

« — Ne riez pas : c'est, en effet, à Després que je pense avec effroi.

« — Ho ! ho ! la bonne farce ! Tenez, moi aussi, l'image de cet excellent Gustave me trotte un peu dans la cervelle, je l'avoue ; mais cette image, loin de me faire peur, me tient au contraire en gaieté. Je donnerais tout au monde pour voir quelle tête fera notre écuyer, lorsqu'il ira demain chez votre père et constatera que vous lui avez brûlé la politesse, en compagnie de son bon ami Lapière...

« — La tête qu'il fera ? m'écriai-je d'une voix terrible, tu vas le voir de suite, misérable, car me voilà !

« Et me redressant en face des fuyards, d'un coup de pied violent je repoussai au large leur canot, qui partit à la dérive et disparut aussitôt dans l'obscurité.

« Lapière et Louise restèrent pétrifiés et ne purent que pousser chacun une exclamation :

« — Després ! Gustave !

« — Oui, c'est bien moi, Gustave Després ! repris-je avec force—Gustave Després, qu'en échange du petit service qu'il vous a rendu de vous sauver la vie, vous avez constamment trompé tous deux ; Gustave Després qui a entendu vos entretiens nocturnes et connaît les projets que vous avez en tête ; Gustave Després, enfin, qui s'est constitué votre juge et vient vous porter la sentence que vous méritez !

« — Et quelle est cette sentence, Votre Honneur ? demanda impudemment Lapière.

« — La mort ! répondis-je d'une voix stridente.

« — Pour tous deux ?

« — Pour toi seul, coquin.

« — Et pour mademoiselle ?

« — Le mépris !

« — Ho ! ho ! fit Lapière avec un rire forcé, vous n'y allez pas de main morte, monsieur le juge !

« — Je me venge ! fut la réponse.

« Malgré son audace, le jeune homme tressaillit, car il y a de ces accents qui portent immédiatement la conviction.

« — Pourtant, il feignit encore de badiner.

« — Qui sera l'exécuteur des hautes œuvres ? ricana-t-il.

« — Moi !

« Et, exhibant aussitôt mes revolvers, j'ajoutai :

« — Il y en a un pour toi et un pour moi.

Nous nous placerons à chacune des extrémités de l'îlot, et nous tirerons à volonté nos six coups.

« Lapière recula.

« — Un duel ? fit-il.

« Oui, un duel, un duel loyal ! car si je veux ta vie, ce n'est point par un assassinat que je prétends l'avoir.

« — Un duel sous les yeux d'une femme ?

« — Cette femme en est la cause : il faut qu'elle voie son œuvre.

« — C'est une lâcheté cruelle !

« — Il te sied bien, Joseph Lapière, de parler de lâcheté, toi que je surprends en flagrant délit de trahison, en train de déshonorer à jamais une famille respectable. Mets de côté ces airs de chevalerie qui ne te vont pas, et prépare-toi plutôt à disputer ta misérable vie.

« — Et si je ne veux pas me battre, moi ?

« — Si tu refuses de te battre, infâme larron d'honneur, aussi vrai que Dieu m'entend, je vais te tuer comme un chien.

« Pour le coup, Lapière vit que j'étais sérieux et qu'il fallait s'exécuter coûte que coûte. Il se mit à trembler tout de bon.

« — Au moins, dit-il, mettons Louise à couvert ; tu n'a pas envie de l'assassiner, je suppose ?

« — Pas le moins du monde. Il y a, de l'autre côté de l'îlot, un amas de roches derrière lesquels elle se blottira. Si je te tue, comme je l'espère bien, je m'engage à la ramener chez elle dans mon canot, que j'ai caché à quelques pas d'ici ; si tu es vainqueur, tu agiras à ta guise. Allons, fais vite, où je vais te frotter les côtes pour te donner du courage.

« Ce coup d'épéron parut transformer Lapière. Il bondit vers la jeune fille et, malgré ses supplications et ses gémissements, la transporta au lieu convenu.

« Puis, revenant vers moi, il me cria d'une voix sauvage :

« — A nous deux, maintenant !... Ah ! mon petit Després, tu veux du sang ! Eh bien ! je vais voir de quelle couleur est celui d'un amoureux déconfit. Oh est mon revolver ?

« — Je viens de le déposer sur le paquet de hardes que tu destinais à mademoiselle, vilaine caricature de Don Juan ! répondis-je, en gâgnant à la hâte l'extrémité nord de l'îlot.

« Il était alors environ minuit.

« Le temps était toujours sombre. La lune n'étant pas encore levée, c'est à peine si la clarté blafarde des étoiles permettait de voir à quelques pas devant soi.

« C'était donc à peu près au hasard que nous allions tirer, à moins de marcher l'un sur l'autre, ou, ce qui serait mieux, de nous guider sur notre feu réciproque.

« Je me faisais ces réflexions, tout en cherchant un abri quelconque, lorsqu'une détonation retentit et qu'une balle siffla à mon oreille.

« Je me retournai vivement et ripostai au hasard.

« Je n'avais pas abaissé mon arme que, pan ! une autre détonation suivit et qu'une seconde balle me passa dans les cheveux.

« — Hum ! me dis-je, il paraît que maître Lapière attend non feu pour mieux viser. Ce n'est pas si bête pour un coquin de son acabit.

« Cette constatation faite, j'avancai de quelques pas et tirai à mon tour sur une ombre qui semblait se mouvoir.

« Un coup de feu me répondit immédiatement, mais, cette fois-ci, à une trentaine de pieds de moi tout au plus. La balle fit éclater une branche à mes côtés.

« — Tant mieux ! murmurai-je, Lapière marche sur moi, comme je marche sur lui. Ce sera plus tôt fini.

« Et je lâchai mon troisième coup.

« Mais, rendu prudent par les sifflements désagréables que mes oreilles n'avaient que trop perçus, je m'étais aussitôt jeté à plat-ventre.

« Cette précaution me sauva la vie, car Lapière m'envoya sa quatrième balle à quelques pouces seulement au-dessus de la tête.

« En ce moment, je vis pendant deux secondes sa silhouette se dessiner près d'un arbuste. Mon revolver était en position : je tirai.

« Un cri terrible se fit entendre et j'entendis le bruit d'un corps pesant s'affaissant dans le feuillage.

« — Justice est faite ! je suis vengé ! m'écriai-je.

« Et, bondissant par dessus le cadavre, je courus à l'endroit où Louise attendait le résultat de la lutte. Elle s'était probablement évanouie au premier coup de feu, car je la trouvai sans connaissance, les mains cramponnées au rocher qui lui servait d'abri.

« — Pauvre enfant ! murmurai-je, si ce misérable que je viens de tuer ne s'était pas rencontré sur notre chemin, comme nous aurions été heureux !

« Mais je n'avais ni le temps ni la volonté de m'attendrir. Je la transportai dans mon canot et la ramenai chez elle.

« Au moment où je la déposais près de la maison de son père, elle reprit ses sens et me reconnut.

« Après m'avoir regardé avec effroi pendant quelques secondes, elle détourna la tête et ses lèvres murmuraient un mot sanglant :

« — Assassin !

« — Vous vous trompez, mademoiselle, répliquai-je gravement. Ce n'est pas moi, mais bien votre coquetterie qui a couché dans les bruyères de l'îlot l'homme qui y dort son dernier sommeil. Souvenez-vous-en, Louise, et... adieu !

« Je m'éloignai rapidement, l'âme remplie d'une mortelle tristesse, et, toute la nuit, je remantai le Richelieu à grands coups d'aviron.

VINCENAS-EUGÈNE DICK.

(A continuer.)

PARCI PAR-LÀ

CHEMIN DE FER DU NORD.—Le steamer *Lake Champlain*, arrivé dernièrement à Québec, avait à son bord une cargaison de 250 tonneaux de rails d'acier pour le chemin de fer du nord.

UNE DÉPÊCHE DE QUÉBEC mande que les plans de M. Taché, pour les nouvelles bâtisses du parlement, ont été approuvés et que leur construction commencera sans délai.

NOUS apprenons la mort du Dr. Bernard, ex-maire de Montréal, arrivée subitement à sa résidence, San José, Californie, lundi le 3 juillet.

Le Dr. Bernard avait représenté le quartier centre au Conseil de 1859 à 1873.

A la mort de Mr. Cassidy, il avait été choisi pour le remplacer à la mairie. M. Bernard n'était parti de Montréal que depuis dix semaines. Il laisse une épouse et une famille de sept enfants.

UNE RELIQUE.—M. David Tétu, de l'île Anticosti, possède un sabre qu'il a trouvé à la pointe sud de l'île, à 300 pieds du rivage et à une profondeur de 3 pieds sous des arbres de trois pouces de diamètre.

Ce sabre, considérablement rongé par la rouille de la garde à la pointe, est un sabre de marine.

M. Tétu est d'avis que ce sabre date d'un des premiers voyages de Champlain dans le pays, vu la profondeur où il a été trouvé, la grosseur et la croissance languissante des arbres qui ont poussé au-dessus.

M. Tétu travaille à retracer la provenance de cette relique. Il nous informe que souvent on trouve des ossements humains sur l'île en défrichant les terres.

FALL RIVER, MASS.—L'incendie le plus désastreux qui ait visité Fall-River, après la terrible conflagration de l'automne 1874, a eu lieu le 29 juin au soir, vers six heures, dans la manufacture d'indiennes américaines, dont les deux étages supérieurs ont été complètement détruits. Les admirables efforts des pompiers ont réussi à sauver le reste de cette vaste construction de la ruine. Les pertes sont estimées à \$200,000, couvertes par les assurances.

Ce feu va empêcher la manufacture de marcher pendant quatre à six mois au moins, privant ainsi d'ouvrage environ 400 hommes et 700 femmes. Il semblerait que la fatalité poursuit la classe ouvrière depuis un couple d'années. Peut-être tous ces désastres, tous ces malheurs effroyables sont-ils une punition de la Providence pour nous apprendre que pendant les jours de prospérité nous aurions dû remercier davantage Dieu de ses dons et nous montrer plus prévoyants en sachant faire des économies en prévision des temps durs. Je crois que la plupart d'entre nous avons mérité les rudes leçons que nous ont été données ces années-ci.—Heureux encore ceux qui sauront en profiter pour l'avenir.

GRÈLE.—Les passagers qui sont arrivés dimanche matin, le 2 juillet, à Montréal par le bateau à vapeur *Québec*, rapportent qu'entre 8 et 9 hrs., samedi soir, comme le bateau passait devant Lotbinière, il tomba tout-à-coup une si violente tempête de grêle, que l'on pouvait ramasser à pleines mains, sur le pont, des grêlons d'une grosseur extraordinaire.

Le même phénomène s'est produit à Lachine vendredi midi, le 30 juin, lorsqu'on ramassa, après l'orage, des grêlons d'un pouce de longueur et larges d'un demi-pouce.

AVIS.—Les Secours de la Congrégation de Notre-Dame informent respectueusement le public que, vu le grand nombre d'étrangers qui prennent la liberté de se rendre à l'île St. Paul, des hommes de police sont chargés d'y faire la garde. Cette propriété étant privée, personne n'a le droit de la visiter, et ceux qui contreviendront à la présente annonce seront punis avec toutes les rigueurs de la loi.

Le gouvernement américain, en forçant les vaisseaux canadiens à payer des droits au premier port d'entrée et en leur refusant le privilège de naviguer au-delà de leurs canaux et en bas d'Albany sur la rivière Hudson, a contraint le ministère d'Outaouais d'adopter des mesures de même nature. Ordre a été donné aux officiers de douane d'interdire aux navires américains le passage de la rivière Outaouais et à leur arrivée à la tête du canal Chambly, sur le Richelieu. Aucun traité ne permet aux vaisseaux américains de revendiquer la navigation des rivières du Canada à part celle du St. Laurent.

INDIGNE.—Un événement que nous ne savons trop comment qualifier a soulevé l'indignation des personnes qui ont visité l'île Ste. Hélène samedi après-midi. Un enfant s'étant permis de regarder dans la tente d'un homme qui exhibe mille et une merveilles, a été atteint par une pierre de grosseur considérable que lui a lancée l'industriel. Le malheureux enfant est tombé sans vie à l'instant même. Notre pauvre individu prétend qu'il ne voulait qu'effrayer l'enfant ; quelle qu'ait été son intention, il est certain que les trances sont pour lui maintenant, car il a dû se livrer aux mains de la justice.

PLUSIEURS de nos concitoyens, arrivés de Philadelphie samedi, le 1er courant, font les plus grands éloges du département canadien à l'Exposition du centenaire. Ils s'accordent tous à dire que les commissaires méritent les plus grands éloges pour la manière dont ils ont fait les choses.

SCALPÉE PAR UN LION.—Une lettre de Hambourg nous apporte le récit de l'épouvantable accident qu'on va lire.

Deux institutrices étaient allées avec leurs élèves sur le champ de foire pour y admirer une ménagerie de M. Kallenberg. On avait déjà amené les lions.

Tout à coup un cri déchirant se fait entendre : les spectateurs sont glacés d'épouvante à la vue d'une petite fille de dix ans qu'un lion tient par la tête avec les deux griffes qu'il a passées à travers les barreaux de sa cage.

Cette enfant, la fille du jardinier Tiringher, avait dû se glisser des deuxièmes places à travers la barrière, et venir trop près de la cage du lion.

Pendant que le public épouvanté se presse pour sortir de la baraque, les gardiens de la ménagerie s'élançant sur le lion.

L'un d'eux saisit la tête de la malheureuse enfant pour l'arracher des griffes de l'animal, en même temps qu'un autre gardien le frappait vigoureusement ; mais, malgré les coups, le lion ne lâcha la tête de la pauvre petite fille qu'en arrachant la peau, puis il se retira au fond de sa cage, emportant ces horribles lambeaux de chair.

L'enfant s'évanouit au milieu d'indicibles souffrances ; vers le soir, il y eut un peu de mieux, elle prononça quelques paroles et demanda à manger ; mais le lendemain matin, elle expira.

—La somme perçue, mardi, le 4 juillet, aux portes de l'Exposition de Philadelphie, comme droit d'entrée, a été de \$23,145.

—L'hon. M. A. N. Richards vient d'être nommé Lieutenant-Gouverneur de la Colombie, en remplacement de l'hon. M. Truch.

M. Richards est un libéral de vieille roche. Il a été solliciteur-général sous l'administration Macdonald-Dorion. Aux élections de 1872, il fut élu à Leeds-Sud. Il ne se représenta pas en 1874, ayant été se fixer en Colombie.

NOTRE-DAME.—On a posé au-dessus du chœur de l'église Notre-Dame, un magnifique vitrail mesurant 27 pieds de diamètre et représentant la T. S. Vierge environnée d'anges. Ce splendide ornement a été importé de France et a coûté la jolie somme de 10,000 francs.

NOUVELLES DE LA GUERRE EN TURQUIE

Bucharest, 2 juillet.—Le prince Charles de Roumanie a ouvert aujourd'hui une session extraordinaire des chambres. Dans son discours d'ouverture, il a dit que le traité impérial garantissait la neutralité de la Roumanie. Le prince a déclaré qu'il avait la ferme confiance que la Roumanie resterait calme aussi longtemps qu'elle respecterait la neutralité.

Vienne, 3.—La Serbie a fait savoir aux puissances que si elles ne déclaraient pas la neutralité du Danube, afin d'empêcher la Turquie de s'en servir pour des opérations militaires, ils l'obstrueraient avec des torpilles.

—On dit que le prince Milan est arrivé à Alexinatz.

—La Serbie a suspendu les communications télégraphiques avec l'étranger.

—La princesse Nathalie, épouse du prince Milan, et deux cents dames s'assemblent chaque jour pour faire de la charpie destinée aux hôpitaux.

Londres, 4.—Le correspondant du Times à Cattare télégraphie que des nouvelles de Cattinper représentent que l'expédition turque contre la tribu de Kutchi, qui avait refusé de payer le tribut au gouverneur de Sentari, a été chassée et repoussée jusqu'à Podgoritz par les Monténégrins et leurs alliés de Kutchi.

Belgrade, 4.—Des dépêches serbes officielles annoncent que les hostilités ont commencé à la frontière sud-est hier. Les Serbes ont été heureux dans plusieurs engagements, et ils ont capturé le camp fortifié de Boblinaghar à l'assaut après trois heures de combat.

La rivière Drina a été traversée hier et il s'en est suivi un engagement en bas de Beleina.

Widdin, 5.—Voici le récit officiel turc de la bataille de Zuciar ou Saitschar: les Serbes ayant traversé la frontière, hier, attaquèrent les forces ottomanes. Il s'en suivit un vif engagement qui devint bientôt général. Osman Pachia, après avoir repoussé les Serbes, envahit leur territoire et s'avança victorieusement jusqu'à Saitschar, enlevant toutes les positions serbes environnantes. Les Serbes prirent la fuite. On dit qu'ils ont perdu 2,000 hommes. Les pertes de la Turquie sont relativement insignifiantes.

Londres, 7.—Une dépêche au Times datée de Raguse, le 6 juillet, dit que l'armée de Monténégro marche en plusieurs colonnes et sans opposition vers Mostar, et a déjà atteint Nevesigue.

Les Albanais chrétiens ont refusé l'offre des Turcs à Scatari de 15,000 fusils pour se battre contre les Monténégrins.

Le correspondant du Times ajoute, d'après les autorités les mieux informées, que les rapports turcs de victoire sont entièrement faux.

On a reçu de nouveaux détails sur le combat de Saitschar. Il paraîtrait que 1,300 Serbes ont été tués et 1,500 blessés et fait prisonniers. Les Turcs auraient perdu 450 morts et 800 blessés.

Le correspondant de la Pall Mall Gazette à Paris télégraphie qu'on a appris qu'il y a eu une sanglante bataille près de Nitch, que le général Tchernazeff a occupé la position principale, et que les Turcs ont été défaits.

ENIGMES, CHARADES, PROBLEMES, QUESTIONS, &c.

CHARADES

No. 19

La raison manque à mon premier, Et tous les biens à mon dernier: Mon premier malheureux, mon dernier misérable. Sont moins craints cependant que mon tout redoutable. V. P.

ENIGMES

No. 30

Tous les jours on ne me fait Que pour bientôt me refaire; Et de fait, je ne puis plaire Qu'autant que je suis refait.

No. 31

Je suis fait pour la nuit, son ombre et son silence; Rendant sa force à l'homme après un rude effort, Je fais cesser la joie et calme la souffrance, Je conserve la vie et ressemble à la mort.

LOGOGRIPE

No. 5

J'ai quatre pieds avec ma tête, Et je n'en ai plus sans ma tête; Convert de poil avec ma tête, Et tu comme un ver sans ma tête; J'ai des cornes avec ma tête, Et je n'en ai point sans ma tête;

Je coiffe cher avec ma tête. Et peu de chose sans ma tête; Je suis très-fort avec ma tête, Mais très-délicat sans ma tête; Souvent très-gras avec ma tête, Et toujours maigre sans ma tête; Je puis courir avec ma tête, Je suis immobile sans ma tête; On m'adora jadis avec ma tête, Et je donnai le jour à deux dieux sans ma tête. C'est assez te casser la tête: Si je suis offert avec ou sans ma tête. Prends-moi toujours, lecteur, avec ma tête. Communiqué par ZEPHIRIN NORMANDIN, Saint-Rémi.

PROBLEME

No. 1.—Joseph et Jean revenant ensemble de l'école, trouvèrent sur la route quelques centins; rendus chez eux, ils comptèrent leur trésor: Joseph ayant été plus chanceux que Jean, ce dernier demanda à Joseph de lui donner deux centins pour former une somme semblable à la sienne; Joseph n'acquiesça pas à la demande de Jean; au contraire, il lui dit: "Donne-m'en deux, toi, et j'en aurai deux fois autant que toi." Combien chacun avait-il trouvé de centins? Communiqué par A. BÉLANGER, Québec.

RÉPONSES AUX QUESTIONS PUBLIÉES DANS LE No. 26 DE "L'OPINION PUBLIQUE."

MOT CARRÉ.—No. 5

G I B E T
I M A G E
B A R O N
E G O U T
T E N T E

LOGOGRIPIES

No. 2.—Gange.
No. 3.—Rosier.

ANAGRAMMES

No. 5.—Sir George-Etienne Cartier.
No. 6.—Saint Antoine de Padoue.
No. 7.—Sainte Rose de Lima.
No. 8.—La confédération.
No. 9.—Jules César.
No. 10.—(a) Laurier.
(b) Camonille.
(c) Amandier.
(d) Noisetier.
(e) Poirier.
(f) Giroffier.
(g) Prunier.
(h) Gadellier.
(i) Framboisier.

RÉPONSES CONFORMES REÇUES

Mont carré.—No. 5. Mlle H. Jobin, Lévis; B. E. Pelland; J. A. Laferrrière, J. Marquis; W. B. Aird, jr.; J. E. G. St. Sébastien; Délia Rivet, Amarilda. Ottawa; F. X. Demers, St. Sébastien.

Logogripes.—No. 2. W. B. Aird, jr.; Elmire Nadreau. 2 et 3. B. E. Pelland; 2 et 3. Frs. N. Québec; 2. J. A. Laferrrière; 2 et 3. J. M.; Ar. Peltier; 2. F. Belisle, Worcester; 2 et 3. V. P. J. E. G. Délia Rivet, Amarilda, Dame G. Madore, Ste. Anne du Bout-de-l'Île; F. X. E. Demers; 2. H. Girard, J. E. Hébert; 2 et 3. Mlle H. Jobin; 2. Dlle H. Dolbec, St. Sauveur de Québec; 2 et 3. Fred. Ramsay, Côte St. Paul; Is. Enoch Lepage, Québec.

Anagrammes.—Tous. Mlle H. Jobin, Mlle H. Dolbec; 8, 9, 10. F. Ramsay; tous. Is. Enoch Lepage; No. 9, H. Rousseau; 10, a, b, c, e, f, g, h, i, W. B. Aird, jr.; tous. B. E. Pelland; tous, Ths. N.; tous, J. A. Laferrrière; tous, J. M., Ar. Peltier; tous, moins b, J. R. Peltier; tous, V. P., J. E. G. Délia Rivet, Amarilda, Dame G. Madore; 10. R. Forget; tous, F. X. E. Demers; 5, 8, 9, H. Girard; tous, J. E. Hébert, Bécancour.

Les annonces de naissances, mariages ou décès sont publiées dans ce journal à raison d'unécu chaque.

DÉCES

A Montréal, le 9 courant, à l'âge de 7 mois et 8 jours, Joseph-Alphonse-Philippe, enfant de J. N. Miller, écrivain, professeur à l'académie commerciale catholique.

HOTEL ST. LOUIS

A KAMOURASKA

Cet Hôtel sera ouvert SAMEDI, 1er Juillet. Bains de mer et à domicile. Pêche de toute sorte et à toute heure du jour. On veillera surtout à obtenir le meilleur Saumon et la meilleure Truite pour les pensionnaires, ainsi que les chaloupes et les voitures pour excursions de plaisir. Pension au prix des années dernières. Grande réduction aux familles nombreuses. Le salon de l'Hôtel sera à l'usage de tous les pensionnaires, et non pas à une seule famille, tel que pratiqué les deux dernières années. A. E. TALBOT, Propriétaire

7-27-4-36

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes les Améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique,—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—LEICESTER, BUS-SIERE & CIE, Fabricants de Pianos, Nos. 270, Rue Lamontagne, Montréal. 7-1-48

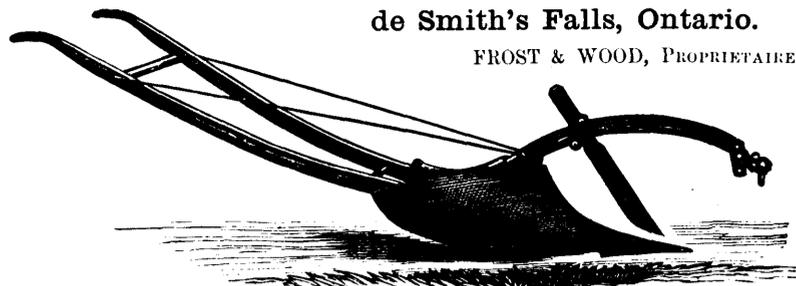
PAPIER A ENVELOPPER

Les Épiceries, Bouchers, Cordonniers, et autres commerçants peuvent obtenir au bureau de ce Journal, 5 et 7 Rue Bleury, d'excellent papier à Envelopper, en bon ordre, à cinq piastres le cent livres; trois piastres pour cinquante livres; une piastre et demie pour vingt-cinq livres. Les acheteurs devront payer argent comptant, et emporter le papier. S'adresser au Gérant de la Compagnie Burland-Desbarats, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. Les commerçants de Campagne pourront se procurer de ce papier en adressant leurs commandes comme ci-dessus, accompagnées du montant nécessaire, en ayant soin d'y ajouter un centia par livre pour couvrir les frais de poste.

USINES D'INSTRUMENTS AGRICOLES

de Smith's Falls, Ontario.

FROST & WOOD, PROPRIETAIRES.



LA CHARRUE No. 5 A TIMON EN FER FORGÉ. Des milliers en sont employées aujourd'hui. Aussi FAUCHEUSES, MOISSONNEUSES, RATEAUX A CHEVAL, GRUBBERS A ROUES, &c. Demandez un Pamplet. 33, Rue du Collège, Montréal 7-17-13-24

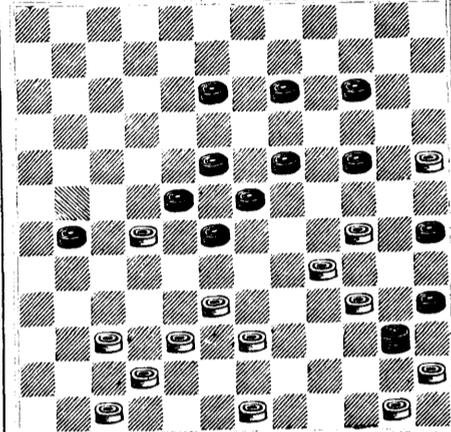
LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLEME No. 33

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 31
Les Blancs jouent de 47 à 41
Les Noirs jouent de 36 à 58
26 20 13 37
65* 54 72* 29
54* 42 et gagnent

Solutions justes du Problème No. 30
Montréal:—W. Brisebois, Ar. Pelletier, J. Lalonde, H. Foisy, Aug. Demers.
Sorel:—H. C. Blais.

Prix du Marché de Détail à Montréal.

Table listing market prices for various goods including flour, grains, legumes, and dairy products.

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for various types of livestock such as beef, pork, and poultry.

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dysentérie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-2

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soigneuses ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Régénérateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis plus de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court sur les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralyse, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Désordres Mentaux, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochiscs Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Pouxons. Les Orateurs et les Chantres publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurent pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasures, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

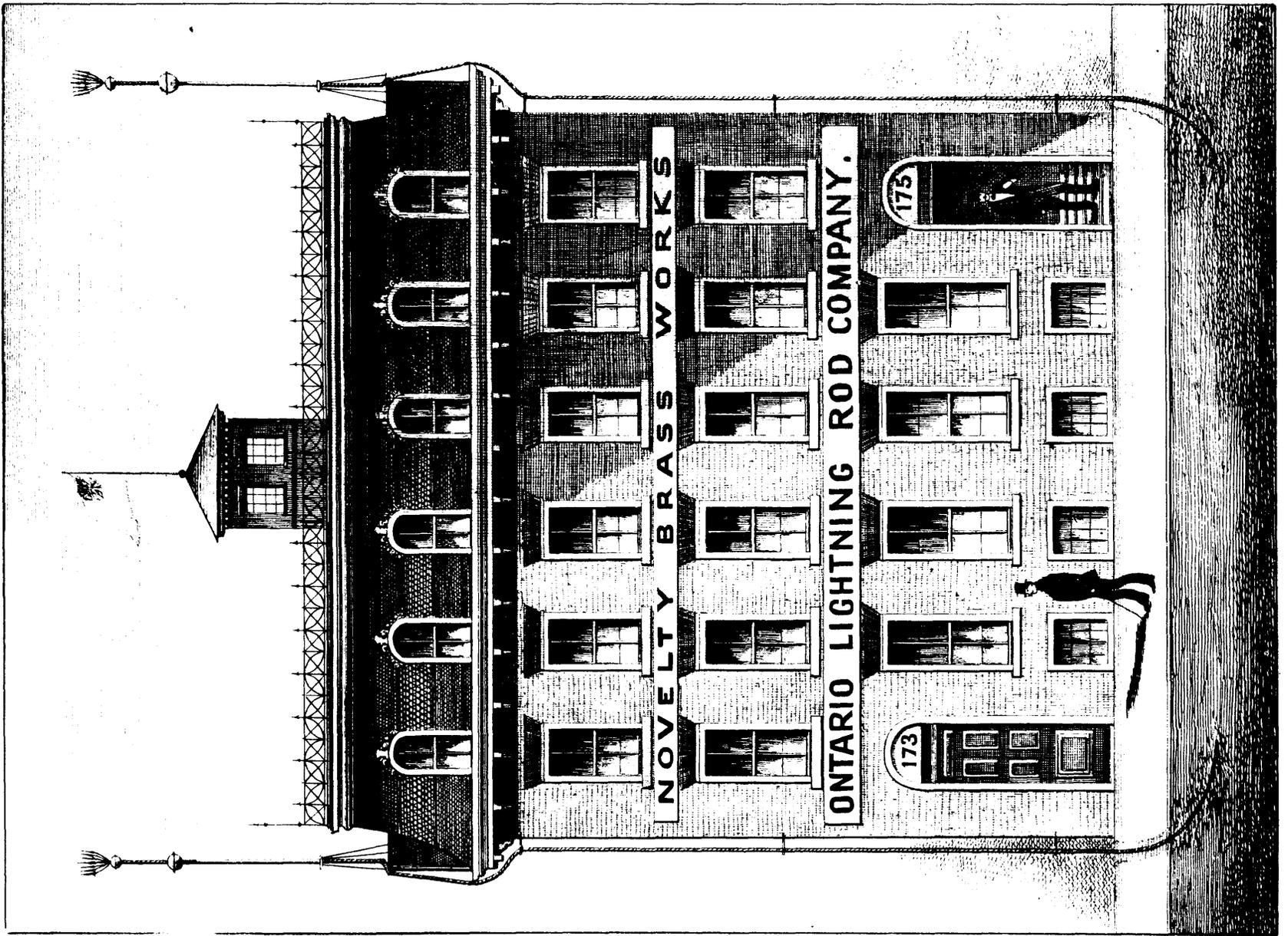
Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, gratuitement, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE,

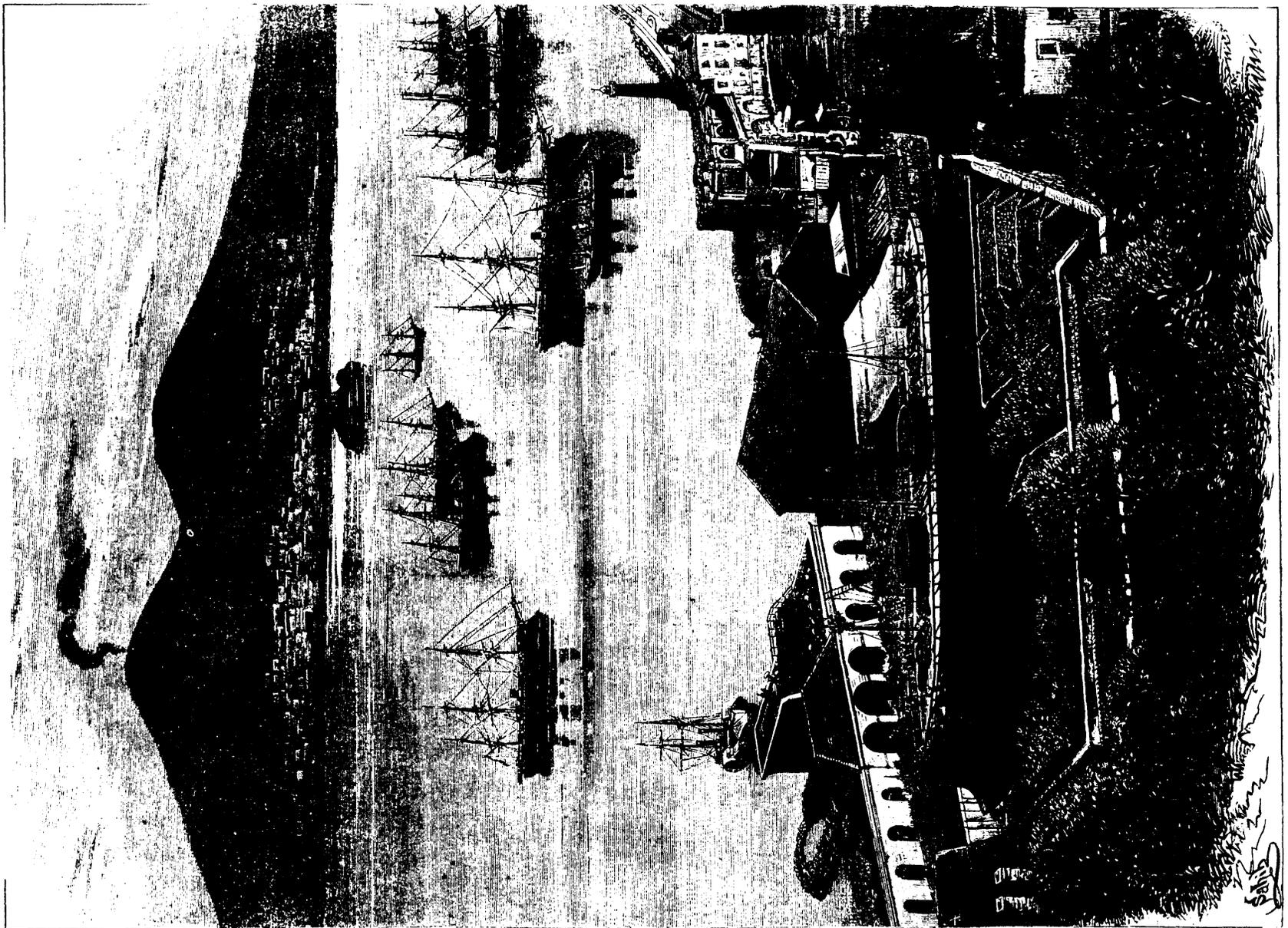
(LIMITÉE.) MONTREAL.

7-8-52-15

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.



BUREAU ET MANUFACTURE DU "ONTARIO LIGHTNING ROD COMPANY"
 (COMPAGNIE DE PARATONNERRES D'ONTARIO), A HAMILTON



LANCEMENT DU VAISSEAU CUIRASSÉ, LE "DUILIUS," A CASTELLAMARE